L'HEROÏNE MOUSQUETAIRE.

HISTOIRE VERITABLE.

PREMIERE PARTIE.

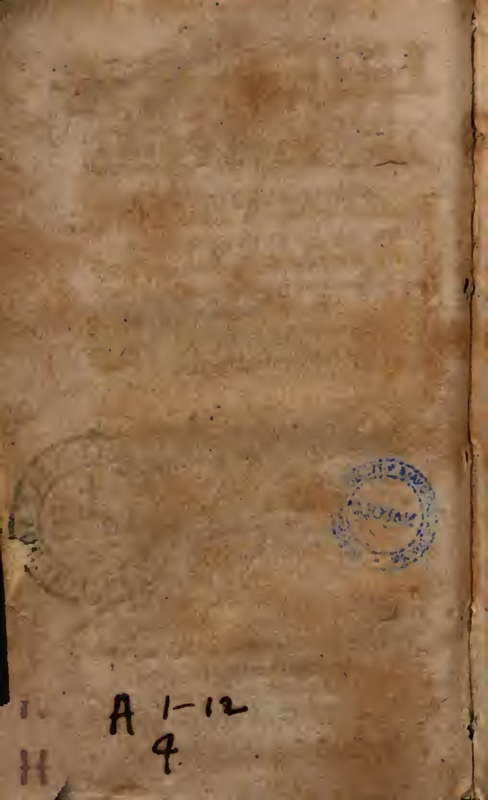


A LYON.

Chez HILAIRE BARITEL,
JAQUES LYON, ruë Merciere,
& JAQUES GUERRIER, vis-à-vis
le grand College.

M. D. C. XCIX.

AVEC PERMISSION.


A 1-12
4



A MONSEIGNEUR LE COMTE DE LOUVIGNY,

GOUVERNEUR DE Navarre & Bearn.

MONSEIGNEUR,

Je vous presente l'Heroïne Mousquetaire, pour vous rendre un bien qui vous appartient deja. Le Bearn, qui lui a donné le jour, est une Province qui a des obligations si essentielles à Monseigneur le Maréchal vôtre Pere, & à vous, qu'on vous y honore moins comme les Gouverneurs que comme les Peres de la Patrie,

Les bontez que vous avez & pour la Province en general, & pour tous les Bearnois en particulier sont si connuës, que plusieurs de nos Cadets partent de leurs maisons avec une confiance incroyable, & s'embarquent dans le service, la pluspart du tems sans autre bien que vôtre seule protection, qui leur est souvent plus utile que leur patrimoine, par le secours que vous donnez liberalement à ceux qui en ont besoin, & par les graces & les emplois que vous leur facilitez lors qu'ils ont du merite. Ce qui me fait esperer, MONSEIGNEUR, que vous ne refuserez pas d'estre le Protecteur d'une Heroïne que vous avez quasi engagée dans le mêtier, par le bruit de vos grandes Actions, en Pologne, en Flandres, en Hollande & en Allemagne, dont le cours n'a été interrõpu que par des maladies, qui vous ont empéché de les continuer. Quand je n'aurois pas toutes ces raisons, MONSEIGNEUR, mon propre interest m'engageroit à vous rendre cét hommage,

parce que je suis seur qu'on épargnera mon Livre par la consideration de vôtre Nom. Et comme c'est le beau Sexe qui decide ordinairement de ces petits Ouvrages, j'ay sujet de croire qu'avec la protection du Seigneur de laCour le plus galand, de la meilleure mine, & qui est le mieux avec les Dames, on aura du moins de l'indulgence pour ma petite Histoire, puisque je ne l'ay écrite que pour vous divertir, & pour avoir occasion de vous faire un aveu public du profond respect avec lequel je suis

MONSEIGNEVR,

Vôtre tres-humble, & tres-obeïssant serviteur.

PRECHAC.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUYS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils,& tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il apparriendra,Salut: Nôtre bien aimé le Sieur DE PRECHAC nous a fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer une petite Histoire intitulée, *L'Heroïne Mousquetaire* : Mais il craint qu'aprés en avoir fait la dépense : d'autres entreprennent de la contrefaire,s'il n'avoit nos Lettres sur ce necessaires. A CES CAUSES, desirant favorablement traiter l'Exposant:Nous luy avons permis & accordé,permettons & accordons par ces presentes, de faire imprimer ledit Livre intitulé *L'Heroine Mousquetaire*, en un ou plusieurs Volumes, le vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de sept années consecutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Faisons défenses à tous Libraires Imprimeurs & autres, d'imprimer,ou faire

imprimer, ledit Livre , en quelque sorte & maniere que ce soit , même d'impression étrangere & autremét; sans le consentement dudit Exposant,ou de ceux qui auront droit de lui , à peine contre chacun des Contrevenans de trois mille livres d'amande, aplicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôpital General des Enfans trouvez de nôtre bonne Ville de Paris , & l'autre tiers audit de Prechac,& de confiscation des exéplaires contrefaits,& de tous dépens dommages & interests.Voulons que si aucun en sont trouvez saisis,il soit procedé contr'eux comme s'ils l'avoient imprimé , à la charge de mettre deux exemplaires dudit Livre en nôtre Bibliotheque publique , un en celle de nôtre Cabinet des Livres de nôtre Château du Louvre ; & un en celle de nôtre cher & feal Chancelier de France , le sieur Daligre avant que de l'exposer en vente à peine de nullité des presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire joüir & user ledit de Prechac , ses ayant causes , & ceux qui auront droit de luy , pleinement & paisiblement , sans permettre qu'il luy soit fait , mis ou donné aucun trouble ni empêchement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacun Exéplaire un Extrait des presentes,elles soient tenuës pour bien & deuëment signifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseil-

lers Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Mandons au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'execution des presẽtes toutes significations, deffenses, saisies & autres actes requis & necessaires, sans demander autre permission. CAR tel est nôtre plaisir. Donné à Saint Garmain en Laye le huitiéme jour d'Avril, l'an de grace mil six cens soixante & dix-sept. Et de nôtre regne le trente quatre. Signé par le Roy en son Conseil, JEANNIN.

Et ledit Sieur de Préchac a cedé & transporté son droit de presẽt Privilege à Theodore Girard, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Et ledit Sieur Girard a fait part dudit Privilege à Sieur Thomas Amaulry suivant l'accord fait entr'eux;

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires, & Imprimeurs de Paris le 6. May 1677. suivant l'Arrest de Parlement des 8. Avril 1653. & celuy du Conseil privé du Roy, le 27. Fevrier 1966.

L'HEROÏNE,



L'HEROÏNE MOUSQUETAIRE.

HISTOIRE VERITABLE.



UOYQUE le Bearn ſoit une des plus petites Provinces qui obeïſſent au plus gr̃and Monarque du Monde, elle eſt une des plus conſiderables par le grand nombre de Soldats qui en ſortent: Les Privileges que ſon Auguſte Nourriſſon HENRY LE GRAND lui a accordez, ſont des preuves certaines de l'eſtime qu'il avoit pour ſes Habitans : & ceux qui dans ces derniers tems ſe trouvent dans le ſervice ont ſoin de faire connoî-

tre qu'ils ne dégenerent pas de la verru de leurs Ayeuls. Cependant, comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez de donner des Heros dans un temps où toutes les autres Provinces de France en fourniſſent un ſi grand nombre, celle-cy a voulu ſe ſingulariſer, en produiſant une Heroïne, qui ſemble avoir oublié toute la foibleſſe de ſon ſexe, pour prendre la vigueur & la generoſité du nôtre, ſans rien perdre de la beauté & des agrémens du ſien, & former de tout cela enſemble la plus parfaite Perſonne de l'Univers. Son nom eſt Chriſtine, fille du Baron de Meyrac, un des premiers de cette Province; à la verité, un peu moins connu à la Cour qu'en ſon pays, d'où il n'étoit jamais ſorti: il avoit un fils, qu'il faiſoit élever au College de Pau, dans le deſſein de l'envoyer fort jeune à Paris, pour y faire les Exercices, & le mettre enſuite

dans le service. Christine seule estoit élevée auprés de ses parens, & faisoit leurs plus cheres delices. Elle estoit née avec une passion si violente pour les Armes, qu'elle sceut plutost tirer un fusil que manier un fuseau, & dés l'âge de neuf ans elle se servoit de toutes sortes d'armes à feu avec une adresse incroyable : elle avoit beaucoup de repugnance à apprendre à lire, & pour l'obliger à prendre quelques leçons il falut lui permettre d'aller deux jours de la Semaine à la chasse. Rien ne luy paroissoit difficile, pourveu qu'une livre de poudre en fût le prix. Ses parens étoient les premiers à s'en divertir, jusques à ce qu'un jour, ayant tiré sur des pigeons qui étoient dans une grange remplie de fourrage, par mal heur le feu y prit, qui en consuma une partie, nonobstant le prompt secours qu'on y apporta, dont le

Baron de Meyrac fut ſi en colere contre ſa fille, qu'il paſſa pluſieurs jours ſans la voir, & ne luy pardonna qu'à condition qu'elle ne manieroit jamais de fuſil : Et comme il étoit fort craint dans ſa Famille, la pauvre Chriſtine fut bien-aiſe de rentrer en grace, & d'en étre quitte à ſi bon marché. Cependant cette maniere de vie étant contre ſon temperament, elle n'eut pas été huit jours en cet état qu'on s'apperceut d'un grand changement ſur ſon viſage. Sa mere, qui l'aimoit tendrement, en fut fort alarmée, & ayant eſſayé pluſieurs fois inutilement de fléchir ſon mary, qui étoit inexorable là-deſſus, elle fit porter un fuſil chez une voiſine, où Chriſtine, de concert avec ſa mere, alloit quelquefois : & comme elle n'oſoit aller à la chaſſe, de crainte que ſon pere ne le ſceût, elle tiroit au blanc pour s'exercer. Cette con-

trainte augmentant sa passion pour la chasse, & son pere ayant fait un voyage dans ce tems-la, elle profita de l'occasion.

Le Baron faisoit revenir son fils tous les ans pendant les Vacances; & parce que la chasse est la principale occupation des Gentilshommes de la campagne, celuy-cy ne laissoit point passer un seul jour sans faire quelque partie avec ses Amis. Sa sœur ne le voyoit jamais partir qu'elle ne ressentît de cruelles inquietudes, & son retour la chagrinoit davantage, elle descendoit même jusques à des puerilitez, parce que comme il rapportoit toûjours beaucoup de gibier, elle craignoit qu'il n'en demeurât point pour elle. Un jour que le Baron & son fils étoient allez à la chasse, un Paysan fut au Château se plaindre du grand dégat qu'un Sanglier faisoit à son bled, priant qu'on voulût y envoyer quelqu'un pour empê-

cher le dommage qu'il causeroit ; & assurant qu'il ne manquoit jamais d'y aller à l'entrée de la nuit, la Barone le renvoya & luy promit d'y donner ordre. Christine ne perdit pas un mot du rapport du paysan, & sans en parler à sa mere, de peur qu'elle ne la détournât de son dessein, elle chargea son fusil de deux bales, & à l'entrée de la nuit se rendit vers l'endroit que le Paysan luy avoit indiqué, ou pour faire son coup avec plus de seureté elle monta sur un arbre un peu éloigné du bled dans la resolution d'attendre le Sanglier. Le méme homme ayant rencontré sur le soir le fils du Baron qui revenoit de la chasse lui donna le même avis, & lui ne voulant pas perdre une si belle occasion, retourne sur ses pas s'en va dans le champ; & parce qu'il craignoit d'y estre arrivé trop tard, il se glisse le plus doucement qu'il pût à travers le bled, &

attendit le Sanglier prés d'une demi-heure. L'impatience l'ayant pris il voulut ſe retirer ; ſa ſœur qui étoit ſur l'arbre ne pouvant pas facilement diſcerner les objets, à cauſe de l'obſcurité & même de la hauteur de bled ; ne douta point que ce ne fût le Sanglier qui remuoit & ſans perdre temps elle tira ſon coup, dont elle tua ſon frere, qui jettant quelques cris pour demander du ſecours, troubla ſi fort la malheureuſe Chriſtine, qui deja s'applaudiſſoit d'avoir tué le Sanglier, qu'elle ſe laiſſa tomber du haut de l'arbre. Le maître du bled qui eſtoit accouru au bruit du coup rencontra d'abord Chriſtine qui eſtoit au deſeſpoir, & ſe dechiroit elle-méme, crut que le Sanglier l'avoit bleſſée, & lui ayant fait pluſieurs queſtions, auſquelles elle ne répondit point, il la releva & lui aida à marcher quelques pas. Se trouvant en eſtat de marcher

ſans ſecours ; elle lui ordonna d'aller en diligence avertir le Baron que ſon fils ſe mouroit, ayant eſté fort dangereuſement bleſſé par le Sanglier, & ſe retira cependant avec precipitation, ne ſcachant où elle alloit. Aprés avoir marché plus d'une heure, elle ſe trouva auprés d'un Château appartenant à l'Abbé Dizeſte, qui fut fort ſurpris de la voir ſi éplorée & à une pareille heure, mais Chriſtine lui ayant raconté ſon avanture, autant que le deſordre où elle eſtoit lui permit, l'Abbé qui eſtoit proche parent du Baron de Meyrac, monta à cheval dans le moment, & arriva au Château dans le tems qu'on y apportoit le corps de ce pauvre Gentilhomme, qui aïant perdu beaucoup de ſang faute de ſecours avoit expiré entre les bras du Chirurgien qui lui mettoit le premier appareil. Tout y eſtoit dans une ſi grande confuſion, que

l'Abbé ne put rien apprendre de la verité de cet accident. Quoy qu'on lui eût trouvé les deux bales dans le corps, tout le monde vouloit cependant qu'il eût été tué par le Sanglier. Le Baron & sa femme ne trouvant point Christine, ne douterent pas un moment qu'elle n'eût fait le coup, & quoi qu'ils fussent bien persuadez que c'étoit malheureusement, le Baron se laissa si fort emporter à sa douleur, qu'il chercha sa fille dans plusieurs maisons du Village un pistolet à la main, pour la sacrifier à sa colere. L'Abbé qui en fut averti courut aprés, & luy ayant dit tout ce qu'on peut dire en une pareille occasion, il le ramena dans son Château, où il emploia inutilement plusieurs mauvaises raisons pour le consoler. Deux bons Peres Capucins étant accourus au bruit de cette funeste avanture, l'Abbé leur laissa ce soin, & s'en retourna

chez luy pour apprendre à Christine la mort de son Frere, le desespoir de ses Parens, & le peril où elle estoit, si son Pere découvroit sa retraite, l'asseurant neanmoins de la proteger, & de ne l'abandonner jamais. Deux jours aprés étant retourné à Meyrac, il fut bien surpris de trouver que les exhortations de ce Religieux n'avoient diminué ny la douleur ni la colere du Baron, & qu'il étoit toûjours dans la resolution de faire perir sa Fille, que même il ne vouloit plus voir sa Femme, parce qu'elle s'étoit laissée vaincre, & qu'elle lui avoit dit quelque mot en faveur de cette malheureuse. Cela obligea l'Abbé de conferer de cette affaire avec deux ou trois autres Parens de sa Fille, & de songer avec eux aux moyens de la dérober aux ressentimens de son Pere. Aprés plusieurs raisons on convint de l'envoyer en Espagne, & comme l'Arragon

n'eſt éloigné de Bearne que de neuf ou dix lieuës, & que l'Abbé avoit un Frere établi à Saragoça depuis pluſieurs années, il fut prié de vouloir l'accompagner, & la recommander à ſon frere : ce qu'il accepta avec plaiſir. Chriſtine toute affligée qu'elle étoit fut bien aiſe d'apprendre le reſultat de cette conference, & ſe mit en état de partir dés le lendemain ſuivant l'ordre qu'elle en avoit receu. Mais l'Abbé qui pendant la nuit avoit fait diverſes reflexions ſur ce voyage, y trouva des difficultés qui faillirent à le faire changer de reſolution, il prevoyoit bien que la beauté de Chriſtine feroit du bruit dans un pays étranger, ayant à douze ans une taille beaucoup plus avantageuſe que les Filles de cet age ne l'ont d'ordinaire : & c'eſt ce qu'on eſtime le plus en Eſpagne où les belles tailles ſont fort rares; il craignoit d'ailleurs l'humeur libre de

cette fille, qui avec des inclinations si differentes des autres personnes de son sexe, auroit bien de la peine à s'accoûtumer dans un pays où les Femmes vivent avec tant de circonspection, apprehendant même que ce'a ne fit des affaires à son frere. Cependant la chose pressoit, & il falloit se déterminer. Christine voyant son parent irresolu, lui en demanda la cause; & aprés qu'il lui eut dit les difficultez qu'il y trouvoit, ajoutant qu'il n'estoit pas honnête qu'une fille allât courir dans des pays étrangers: Christine qui vouloit s'eloigner de son pere qu'elle craignoit, & qui soûhaitoit passionnement de voir l'Espagne, proposa à l'Abbé que s'il vouloit lui permettre, elle s'habilleroit en garçon, & qu'à fin qu'elle pût demeurer en Espagne avec quelque décence, il n'avoit qu'à dire à son frere qu'il lui menoit son parent, pour

apprendre la Langue Espagnole, & pour estudier dans l'Université de Saragoça. Cet expedient parut d'abord puerile & ridicule à l'Abbé : Mais voiant qu'elle y persistoit, & qu'elle lui promettoit de déguiser si bien son sexe, qu'on ne la pourroit jamais découvrir, il se laissa ébranler, & l'ayant fort secrettement fait habiller d'un habit conforme à son inclination, elle lui parut si bien dans ce nouvel habit, que cela acheva de le déterminer, & l'obligea de partir dés le jour suivant pour sa conduite à Saragoça, où étant arrivez, son frere les receut avec des témoignages de joye qui ne se peuvent exprimer, lui sachant tres-bon gré de vouloir lui confier l'éducation d'un parent si bien-fait. L'Abbé se retira, & Dom Lorenço (c'étoit le nom de son frere) se chargea agreablement de pourvoir à tous les besoins de

ce jeune homme. Il faut ſçavoir qu'en Eſpagne les Ecoliers portent un habit long fort approchant de celui des Ieſuites : cét habit qui deguiſe tous les autres gens, ſembloit n'avoir eſté inventé, que pour relever la taille & la bonne mine de Chriſtine, une grande quantité de cheveux, du plus beau blond du monde, qui flottoient ſur ſes épaules, eſtant coupez à l'Eſpagnole, faiſoient un effet admirable. Dés qu'elle parut à l'Univerſité elle s'attira les yeux & l'admiration de tous les Etudians. Il n'eſt pas croiable combien cela fut avantageux à nôtre Nation, parce que l'Eſpagne n'étant pas un pays commode pour les Voiageurs, les Gens de qualité y vont rarement, & l'on n'y voit gueres que des Payſans des montagnes d'Auvergne, de Limouſin, & de Bigorre, qui pour un gain fort modique, font

toute ſorte d'œuvres les plus ſerviles ; & les Eſpagnols, qui naturellement ſont faineans, ſont bien aiſes de trouver des François qui les ſervent pour de l'argent. De là vient que les peuples de ce pays-là qui ne voyagent preſque point, ont tant de mépris pour les François, jugeant de tout le reſte de la France par ceux qu'ils voyent en leur pays, & cette prévention redoubloit l'étonnement de ceux qui admiroient la beauté de Chriſtine, qu'on appelloit communement, *le beau François*. Chacun s'empreſſoit à faire connoiſſance avec cét étranger, & ſa reputation fut ſi établie à Saragoza en peu de temps, que les Gens de la premiere qualité exhortoient leurs enfans de faire amitié, & de lier commerce avec le Franceſito, (c'eſt ainſi qu'on le nommoit.) Le Marquis d'Oſſeyra, qui pour lors étudioit, l'alloit

prendre tous les jours ; pour le mener dans ſon caroſſe à l'Univerſité, & Dom Philippe de Palafoa, fils du Marquis d'Arizza, le ramenoit dans le ſien la pluſpart du temps. Il voyoit plus ſouvent ces deux jeunes Seigneurs que tous les autres, mais principalement le Marquis d'Oſſeyra, qui ſe faiſoit un plaiſir de le corriger lors qu'il ne parloit pas bien Eſpagnol. Ce jeune homme avoit ſa ſœur mariée au Marquis d'Aytona, laquelle ayant oüi dire mille biens de ce beau Francois, pria ſon frere de le luy amener, ſe propoſant un amuſement avec ces deux jeunes garçons tel qu'on peut le chercher avec des enfans de cet âge : Elle le trouva beaucoup plus charmant qu'on ne luy avoit dépeint ; & fut ſi ſatisfaite de cette premiere viſite, qu'elle pria ſon frere de l'amener ſouvent chez elle ; ayant un plaiſir ſingulier à le voir & à l'entendre.

parler. Pour l'engager à la revenir voir, elle lui fit present d'une épée, & en donna une pareille à son frere, & ils les portoient tous deux la plûpart du tems sous leurs robes, comme c'est la coûtume des Escoliers en Espagne. Ce present fut fatal à l'un & à l'autre : car comme ils se retiroient ensemble un soir assez tard, ayant rencontré d'autres Escoliers, qui reconnurent le beau François, ils ne purent s'empêcher, par l'effet d'une antipatie naturelle que cette Nation a avec la nôtre, de lui dire quelque injure, & de l'appeller plusieurs fois Gavache. Le Marquis d'Osseyra, qui se creut interessé à ces injures, mit l'épée à la main, sans que le nombre de ses ennemis lui fit peur, il les chargea vigoureusement. Le beau François le seconda si bien, qu'ils pousserent seuls cinq hommes plus de trente pas, jusqu'à ce que

s'étant un peu trop abandonnez à leur courage, ils furent repoussez & accablez par le nombre. Le Marquis fut legerement blessé au visage, & le beau François receut un coup d'espée dans le petit ventre. Quelques artisans estans sortis de leurs boutiques, & le Marquis s'estant fait connoistre à quelqu'un d'eux, les Ecoliers s'enfuirent, pour éviter le chatiment que meritoit leur insolence. On emporta les deux blessez chez la Marquise d'Osseyra, qui fut si troublée d'apprendre la blessure de son fils qu'elle s'évanoüit deux fois : Mais voyant que ce n'estoit rien, & un Chirurgien qui estoit accouru, l'ayant assuré que sa blessure n'étoit qu'une simple égratignure, elle tourna tous ses soins du côté du beau François, qui se défendoit de se laisser visiter, quoi qu'on s'aperceût bien qu'il perdoit du sang, tout le monde

étoit surpris de son opiniâtreté, & quelque chose qu'on pût lui dire, rien ne pouvoit le vaincre là-dessus. L'endroit où sa blessure étoit, l'inquietoit plus que la blessure méme, prevoyant bien qu'il luy seroit impossible de sauver le secret de son sexe parmi un grand nombre de domestiques qui étoient-là pour le servir, & voir mettre le premier appareil : Estant pressé & voyant qu'on estoit prest d'employer la force pour visiter sa blessure, il prit le parti d'appeller la Marquise en particulier, & de luy avouer que par des raisons essentielles ; & qu'il luy apprendroit quelque jour, il avoit esté obligé, de déguiser son sexe, qu'il la conjuroit au nom de tout ce que l'amitié a de plus sacré, de ne pas le découvrir, & d'exiger la méme chose du Chirurgien. La Marquise surprise de cette nouveauté, luy promit ce qu'il souhaittoit

& ayant fait ſortir tout le monde, demeura ſeule avec le Chirurgien auprés de Chriſtine ; dont la bleſſure ne fut pas trouvée dangereuſe, & le Chirurgien aſſeura qu'il la gueriroit en cinq ou ſix jours. Le Marquis ne pouvant comprendre pourquoy ſon Ami étoit ſi ſcrupuleux, pria fort inſtamment ſa mere de luy apprendre ce qu'il avoit dit en particulier, & quelle raiſon elle avoit eu de faire ſortir tout le monde : Elle lui dit des raiſons dont il ſe contenta. Cependant Dom Lorenço, eſtant accouru au bruit de la bleſſure de ſon parent, il deſira de le faire emporter chez luy. Mais la Marquiſe n'y voulut jamais conſentir, & dit, que puis qu'il avoit eſté bleſſé en défendant ſon fils, elle ne ſouffriroit point qu'il ſortît de la maiſon qu'il ne fût gueri. Le lendemain Dom Lorenço fit de nouvelles inſtances pour avoir le ma-

lade qu'il aimoit aussi tendrement que s'il eût été son enfant. La Marquise demeura toûjours ferme dans sa resolution ; & le Chirurgien qui en avoit soin étant survenu, Dom Lorenzo voulut, pour sa consolation, voir l'état de la blessure : Mais la Marquise lui ayant encore refusé de luy laisser voir, sans qu'elle pût donner nulle raison valable pour s'en défendre, Dom Lorenzo crut que la blessure de son parent estoit mortelle, & que c'étoit pour cela qu'on faisoit difficulté de la luy faire voir. Cette raison l'obligea de faire venir deux autres Chirurgiens tres-habiles, en qui il avoit de la confiance, & de les prier d'assister à la visite de cette blessure, afin de luy en dire leurs sentimens. Christine, qui estoit plus affligée des soins importuns de son parent, que des douleurs de son mal, fut obligée pour s'en débarrasser, de luy faire la même

confidence qu'elle avoit faite à la Marquiſe. Dom Lorenzo avoit de la peine à y ajouſter foy, & croyoit qu'on ſe moquoit de lui, juſques à ce que la Marquiſe le lui eut confirmé fort ſerieuſement. Peu de temps aprés cette Belle ſe trouva guerie, quaſi plutoſt qu'elle ne l'eût deſiré : & s'imaginant bien qu'un ſecret, qui eſtoit ſceu de pluſieurs perſonnes, ne pouvoit pas manquer d'eſtre divulgué ; elle ne voulut point s'expoſer à la diſcretion de tant de gens, s'eſtant retirée chez Dom Lorenzo, malgré la reſiſtance de la Marquiſe, qui vouloit toûjours la retenir auprés d'elle, ſon parent luy fit apporter un habit de fille, qu'elle porta toûjours du depuis, & elle eut tant de confuſion de ce qni lui eſtoit arrivé, qu'elle ne voulu plus ſortir de ſa Chambre. Le jeune Marquis d'Oſſeyra ayant appris dans ſa famille cet-

te metamorphose, se rendit d'abord chez Dom Lorenzo, pour voir son ancien Camarade, plus par un esprit de curiosité, que par aucun autre mouvement. La Marquise d'Aytona de son costé, souhaita passionnement de la voir, & de la retirer auprés d'elle : Mais Christine demeura constante à ne voir personne : & pour se delivrer de leurs importunitez, elle pria son parent de vouloir la mettre dans un Couvent pour quelques mois, & de publier cependant qu'elle estoit repassée en France. Dom Lorenzo approuva son dessein, & alla voir la Superieure des Vrsulines pour la prier de recevoir sa parente au nombre de ses Pensionnaires. Estant convenu avec elle de toutes choses ; Christine fut menée secrettement dans le Couvent des Ursulines, où elle fut bien receuë de tout le monde, sa beauté luy attirant l'affection de toutes

celles qui la voyoient : Mais dés qu'elle y eut esté assez long tems pour faire connoître son esprit & son humeur enjoüée, toutes ces bonnes filles se faisoient un plaisir singulier de la posseder, & elle s'étoit acquise une si grande autorité parmi les Pensionnaires, qu'elles ne faisoient rien sans son avis. Il y avoit prés de six mois qu'elle estoit dans cette retraite à l'abri de tous les grands évenemens, lors que la fortune ennuyée de la voir si tranquille, lui suscita de nouvelles affaires, qui la jetterent dans de grands embarras. Les Prelats en Espagne sont fort exacts à visiter les maisons Religieuses, autant pour la consolation de ces saintes Filles qui ont une grande veneration pour eux, comme pour s'acquiter de leurs charges, & l'Archevêque de Saragoça estant allé visiter le Couvent de sainte Ursule, les Religieuses, aprés avoir receu sa benediction,

diction, le regalerent d'une petite Comedie assez réjoüissante, dans laquelle Christine representoit Dom Sanché Abarca Roy d'Aragon, dont elle s'acquita admirablement bien. L'Archevêque, qui avoit veu plusieurs fois Christine Ecolier, la voyant encore vêtuë en homme, la reconnut d'abord; & d'autant plus facilement que Christine étant d'une beauté parfaite, & d'une taille singuliere, il étoit difficile de trouver en Espagne des personnes de son air. La Comedie étant finie, ces bonnes Religieuses, qui s'attendoient à de grands applaudissemens du bon succez de leur piece, furent fort étonnées de voir l'indignation & la colere peintes sur le visage de ce Prélat, qui ayant appellé en particulier la Superieure, avec deux des plus anciennes, leur dit qu'il étoit fort scandalisé, de voir qu'au mépris de leur Regle, & au grand

ſcandale de tant de bonnes ames qu'il y avoit dans cette Communauté, elles euſſent eu la hardieſſe d'introduire un jeune homme dans leur Convent, pour lui faire repreſenter la Comedie avec leurs Penſionnaires. Les Religieuſes ſe regardoient ſans rien répondre ; la Superieure ſe trouvant plus ſurpriſe que les autres, prit la parole, & aſſura l'Archevêque qu'il n'y avoit point d'homme parmy leurs Penſionnaires, n'y en ayant aucune qui ne fût depuis long-temps dans leur Maiſon, & qu'elle ne connût tres-bien. L'Archevéque qui croyoit d'être bien ſeur du contraire, luy demanda qui étoit celle qui avoit repreſenté Don Sanché, & depuis quel tems elle étoit dans leur Maiſon. A quoy elle répondit, que c'eſtoit une Françoiſe, parente de Dom Lorenço, qui la leur avoit extrémement recommandée, & dont les mœurs étoient ſans reproche,

Que vous étes credules, innocentes Filles, dit l'Archevêque, c'est un loup que vous avez enfermé parmy vos brebis. Les bonnes Meres faillirent à tomber de leur haut, & sans autre éclaircissement prierent ce Prelat de trouver bon de le faire arrêter sur l'heure, afin de le faire punir exemplairement. L'Archevêque, qui estoit un homme fort sage, ne fut pas de ce sentiment, & representa les inconveniens qu'il y avoit de faire éclatter cette affaire, qui ne serviroit qu'à divertir le public, & à deshonorer leur Communauté, ajoutant qu'indubitablement ce jeune homme avoit été aveuglé par la passion violente qu'il avoit pour quelque Pensionnaire: qu'il falloit les épier, pour tâcher à les surprendre, & ensuite les faire marier. Les Religieuses receurent avec beaucoup de respect le Conseil de l'Archevêque;

& aprés l'avoir remercié, lui promirent de le suivre entierement; Dés qu'il fut sorti la Superieure fit appeller la Sœur qui avoit la direction des Pensionnaires, & s'estant informée fort exactement du détail de la vie de Christine, & quelle étoit sa meilleure amie, elle apprit qu'elle vivoit dans une étroite amitié avec Zeraphine Cortés qui estoit une des mieux faites du Couvent, & un des plus riches partis de la Ville. C'est sans doute cette malheureuse qui s'est deshonnorée, & qui a profané nôtre Couvent, dit la Superieure, & sans se souvenir du secret que l'Archevêque lui avoit si fort recommandé, elle fit sur l'heure convoquer le Chapitre, & exposa la larme à l'œil, à ses Sœurs, le malheur qui étoit arrivé à leur Communauté, leur demandant conseil sur une affaire si importante. Plusieurs & prin-

cipalement les plus vieilles, qui n'étoient plus sensibles aux plaisirs de la jeunesse, opinerent à les mettre en Justice : Mais la pluralité l'emporta, & il fut resolu que Christine, & sa pretenduë Maistresse, seroient renfermées chacune dans un cachot separé, où elles jeuneroient au pain & à l'eau, en attendant que Monseigneur l'Archevêque eût obtenu de Dom Francisco Cortés, pere de Seraphine, leur grace, & le consentement de les marier. Ayant ensuite esté interpellées en plein Chapitre, on leur dit toutes les injures dont des personnes fort irritées se peuvent aviser. Christine, qui dans le commencement croyoit que c'étoit une raillerie, ne pouvoit s'empêcher de rire ; mais voyant que c'estoit tout de bon, elle voulut se justifier : ce fut pourtant inutilement, car sans lui donner le tems de parler, on les enferma,

& l'ordre fut executé avec tant de rigueur, qu'on ne leur donna que de méchantes paillaſſes pour ſe coucher : Chriſtine fit dire à la Superieure par ſa Geoliere que pour luy faire connoiſtre qu'elle s'abuſoit, elle n'avoit qu'à la faire viſiter, & qu'elle vouloit ſubir le plus rigoureux châtiment dont on pourroit s'aviſer, ſi elle n'eſtoit faite comme les autres femmes. Cela fut rapporté à la Superieure, mais elles étoient toutes ſi préocupées, qu'il ne s'en trouva pas une qui voulût ſe charger de cette commiſſion, par la frayeur de trouver des choſes irregulieres dont les Religieuſes ont beaucoup d'horreur. Dom Franciſco Cortés ayant eſté averti ſecrettement de l'affaire, vouloit qu'on les traitât en Veſtales criminelles, & qu'elles fuſſent enterrées vives. L'Archevêque, qui cherchoit des temperamens, envoya querir Dom

Lorenço ; & aprés luy avoir exageré l'énormité du crime qu'il avoit commis, en introduisant son parent chez les Ursulines, sous un habit de fille, il luy demanda, sans luy donner le tems de répondre, la qualité & les biens de ce malheureux. Dom Lorenço fort étonné d'entendre ce long discours, luy apprit les avantures de Christine, & luy fit connoître clairement qu'il s'étoit trompé dans le jugement qu'il avoit fait de ces deux jeunes personnes ; ajoûtant que la Marquise d'Osseyra pourroit lui confirmer ce qu'il venoit de lui dire. L'Archevêque n'en demanda pas davantage, & s'en alla sur l'heure au Convent des Ursulines desabuser ces pauvres Religieuses, en leur apprenant tout ce qui étoit arrivé à Christine depuis qu'elle étoit en Espagne. On mit en liberté les deux Pensionnaires, qui remercierent l'Archevêque, &

furent les premieres à rire, & à se divertir de leur malheur. La Marquise d'Osseyra ayant sceu que Christine estoit dans ce Couvent : & non pas en France, comme on luy avoit asseuré, alla la voir avec la Marquise d'Aytona sa fille, qui fut ravie de l'embrasser. Le jeune Marquis, qui estoit à la campagne, ayant appris cette agreable nouvelle par une lettre de sa sœur : revint en poste exprés pour voir Christine, qui lui parut si charmante dans son habit naturel, que dés ce moment l'amitié qu'il avoit eu pour elle, devint quelque chose de plus fort. Christine s'en estant apperceuë par les discours qu'il lui tint, & par l'égarement où il estoit, voulut se retirer, & lui declara que s'il ne changeoit de langage elle ne le verroit plus. Le Marquis pour la retenir encore quelque temps lui promit tout. Il la pria ensuite de trouver bon qu'il la visitast du

moins trois fois la semaine. Christine aiant rejetté cette proposition, lui permit de la voir une fois tous les quinze jours.

Cependant toutes les Religieuses s'empressoient à faire leur paix avec Christine & sa Compagne, leur témoignant le chagrin qu'elles avoient du mauvais traitement qu'on leur avoit fait, & dans cette explication, chacune voulut persuader qu'elle avoit opiné en leur faveur : mais toutes demeurerent d'acord qu'une certaine Dame, qui estoit celle qui avoit le soin du Chœur, avoit esté la plus opiniastre à les perdre ; & voyant qu'elle n'y pouvoit pas reüssir elle avoit insisté plusieurs fois à une discipline publique. Il est vray que c'estoit elle en qui Christine avoit plus de confiance, & qu'elle croïoit sa meilleure ami, parce qu'aiant le soin du chœur, & de la Sacristie, elle prit souvent Christine, qui estoit fort

adroite de ſes mains, de lui aider à noüer quelque ruban, exigeant d'elle pluſieurs petits offices parce qu'elle s'en acquittoit mieux que les autres. Cette Religieuſe étoit d'une avarice épouvantable, ne trouvant pas à ſa fantaiſie les Cierges qu'un Marchand fourniſſoit pour le Convent, elle avoit entrepris de les faire avec le ſecours de quelque autre de ſon humeur, Mais ſon œconomie lui reüſſiſſoit ſi mal; & ces Cierges éclairoient ſi peu, que la nuit on ne voyoit quaſi point dans le Chœur: Ce qui donnoit fort à rire aux autres, & principalement aux penſionnaires, qui la haiſſoient mortellement. Elles avoient toutes reſolu de luy faire quelque piece: Chriſtine aiant trouvé moyen d'avoir de la poudre, de concert, & avec le ſecours de ſa fidelle Amie Zeraphine Cortés, joignit deux cartes & les ayant pliées en for-

me de tuyau , le couvrit de cire & les remplit de poudre si adroitement, que personne n'eût douté que ce ne fût de veritables Cierges : Elles eurent mesme l'adresse d'y mettre de petites mesches, qui pouvoient brûler un demy quart d'heure avant-que d'arriver à la poudre. Le soir comme l'heure d'aller au Chœur approchoit , elles osterent les Cierges qui estoient sur des flambeaux , mirent les leurs à la place. Dés qu'ils furent allumez on remarqua d'abord qu'ils éclairoient moins qu'à l'ordinaire. Cela ne surprit personne : mais la bonne Religieuse , qui croyoit les avoir faits , s'impatientant de les voir éclairer si peu ; voulut en redresser un , & faire écouler un peu de cire qui étoit fonduë. Le feu prit à la poudre, & fit le mesme effet qu'un coup de fusil, la pauvre Religieuse tomba à la renverse , toutes les autres en furent si troublées ,

qu'elles furent ſur le point de s'enfuir. Une des plus hardies s'étant approchée pour ſecourir la Sœur Choriſte, l'autre cierge, qui avoit un peu plus tardé à faire ſon effet, ſauta avec plus de bruit que le précedent. Cela acheva de mettre la confuſion parmy ces bonnes Sœurs dont les plus timides s'enfuyrent, & les autres reſterent pour ſecourir leur Compagne. Chriſtine & ſon Amie rioient ſeules de toute leur force, pendant que toute la Communauté eſtoit en deſordre. Le lendemain on fit divers raiſonnemens ſur cet accident, la pluſpart crurent que le Diable s'en eſtoit meſlé, & que ces cierges eſtoient enſorcelez, & la Choriſte ne voulant plus ſe meſler d'en faire, on fut obligé d'en reprendre du Marchand qui avoit accoûtumé d'en fournir.

La Marquiſe d'Aytona, ſe trouvant ſeule par l'abſence de ſon

mary qui s'estoit attaché à Madrid par de grands Emplois , avoit depuis long-temps inutilement souhaité d'avoir Christine auprés d'elle , & estant à la veille de partir pour aller passer quelques jours à la campagne , elle la pria si instamment de vouloir l'accompagner , qu'elle ne pût lui refuser ; & comme le divertissement des Dames Espagnoles est aussi mediocre à la campagne qu'à la Ville; parce qu'elles demeurent presque toûjours renfermées dans leur chambre & ne reçoivent visite que de leurs parens les plus proches ? le Marquis d'Osseyra profitoit si bien du privilege que sa qualité de frere lui donnoit , qu'il alloit tous les jours voir sa sœur , moins pour lui rendre ses assiduitez , que pour voir Christine , dont il estoit charmé. Dans quelques-unes de ses visites il trouva moyen de lui parler de sa passion , & de lui en faire connoi-

tre la violence avec des paroles fort tendres, & de l'aſſurer qu'elle dureroit autant que ſa vie. Chriſtine, ſans luy donner le temps de continuër, le pria de ſe défaire de ſon amour, puis qu'en l'eſtat où elle ſe trouvoit, il ſembloit qu'il ſé proposât d'en faire une Maîtreſſe, n'y ayant point d'apparence qu'il voulût épouſer une Etrangere, dont il ne connoiſſoit ni la qualité, ni les biens : Mais l'amoureux Marquis luy ayant juré pluſieurs fois qu'il l'épouſeroit quand elle voudroit, quoy que Chriſtine fuſt la perſonne du monde qui euſt le moins de panchant à l'amour, elle luy dit pourtant pour le ſatisfaire, que s'il perſiſtoit pendant deux ans, lors qu'il luy paroitroit qu'il n'avoit point mauvais deſſein, elle luy permettoit d'eſperer : que cependant elle luy demandoit, comme une marque ſenſible de ſa paſſion, de ne luy en plus parler, & de ſe

contenter de ce qu'elle luy avoit promis. Le Marquis étoit si respectueux qu'il se retira, de peur de l'importuner davantage & resolut de garder le silence pendant deux ans, pour vaincre par son obeïssance, & par ses soins, l'insensibilité de sa Maitresse. La Marquise avoit fait venir un Chasseur, qui étoit en reputation de tirer mieux qu'aucun homme qu'il y eût en Espagne. Un jour, par complaisance pour Christine, elle sortit de son Carrosse, pour voir l'addresse de ce Chasseur, qui tira cinq coups sur des Perdrix en volant, & n'en tua que deux, on ne laissoit pas de l'admirer; parce que peu de gens se mélent de tirer en volant en ce pays-là. Christine, méprisant la pretenduë adresse de cet homme, descendit du Carrosse, & ayant pris le fusil du Marquis d'Osseyra, qui les avoit accompagnées, elle se mit en état de tirer sur la pre-

miere Perdrix qui paroit. Il en partit heureuſement une compagnie. Chriſtine ayant tiré deſſus, en tua trois, & ſans s'amuſer aux applaudiſſemens qu'on lui donnoit, elle rechargea ſon fuſil, & ayant veu remettre les Perdrix en divers endroits, en fit relever deux qu'elle tua de deux differents coups. La Marquiſe & ſon frere avoient de la peine à croire ce qu'ils voyoient : ils l'obligerent neanmoins de rentrer dans le carroſſe, craignant qu'un exercice ſi violent ne l'incommodât ; & la ramenerent quaſi malgré elle. Le Chaſſeur eut tant de confuſion de voir qu'une fille eſtoit plus adroite que lui, qu'il n'oſa plus ſe méler de ce métier, & il ne fut pas au pouvoir de la Marquiſe de l'obliger à chaſſer une autre fois en leur preſence.

Chriſtine receut en ce temps là des lettres de Bearn, par leſquelles elle apprit la mort de ſon pere,

& le desir extréme que sa mere avoit de la voir : Ce qui l'obligea de prier la Marquise de la ramener à Saragoça pour conferer avec son parent, sur l'état present de ses affaires, & y étant de retour, elle fut visitée de la plusspart des personnes qui l'avoient connuë. Il sembloit même que ses anciens camarades d'Ecole prétendissent d'être en droit de devenir ses Amans. Dom Philippe de Palafox, de qui j'ay déja parlé, étoit un de ceux qui avoient le plus d'empressement à lui marquer qu'elle ne leur estoit pas indifferente : & quoi que parmi tout ce nombre d'Amans, cette belle demeurât toûjours dans la même tranquillité, Dom Philippe ne se rebuta point par le peu de progrez de ses soins, & crût qu'il pourroit lui plaire mieux par une serenade, qu'il lui donna la nuit sous ses fenestres. Christine qui n'etoit pas de l'humeur des

Dames Eſpagnoles, qui aiment toute ſorte de galanterie, en fut ſi offenſée par l'éclat que cela fit dans la ruë, où l'on maltraitta deux ou trois perſonnes pour les empêcher d'y paſſer; qu'elle ne voulut plus voir Dom Philippe, ni ſe montrer à perſonne, pas meſme au Marquis, qui étoit l'Amant du monde le plus reſpectueux. Celui-ci ne pouvant ſe conſoler d'être privé de la voir, & ayant appris le ſujet de ſon indignation, reſolut d'en demander raiſon à Dom Philippe, il le fit avec beaucoup de valeur: mais avec ſi peu de ſuccez, qu'il y receut deux grands coups d'épée qui le mirent à la diſcretion de ſon Rival, lequel voulant profiter de cet avantage voulut exiger de lui, qu'il lui cederoit Chriſtine; mais le Marquis ayant mieux aimé perdre la vie, que de renoncer à ſa Maiſtreſſe, Dom Philippe ſe contenta de l'avoir mis hors

de combat : La Marquise d'Osseyra sa mere, le voyant en cet état, & sçachant que Christine étoit la cause de cette querelle, s'emporta contre elle, à tout ce qu'une forte colere & une douleur sensible peuvent inspirer à une mere affligée. Sa fille qui étoit accouruë, tâcha de la consoler, & de détourner les violentes resolutions qu'elle vouloit prendre contre Christine : Mais elle ne put l'empêcher de faire dire à Dom Lorenzo, que si Christine faisoit un plus long sejour en Espagne, elle iroit mettre le feu dans sa maison. Christine qui étoit à la veille de s'en retourner dans son pays, hata son voyage de quelques jours, & étant de retour en Bearn, elle fut parfaitement bien receuë de sa mere, du moins autant que les differents mouvemens de la joye de revoir sa chere fille, & un reste de souvenir de la mort de son fils purent luy permettre.

Tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la Province, furent luy faire compliment, elle leur parut si aimable, qu'en moins d'un mois on lui proposa plusieurs Mariages avantageux, sa mere étoit même dans des engagemens avec un Gentilhomme des plus considerables de ce païs-là; mais Christine qui aimoit sa liberté soit qu'elle eût un penchant secret pour le Marquis, ou qu'elle eût naturellement de l'aversion pour le mariage, declara qu'elle ne vouloit point se donner un Maître, & que puis qu'elle se trouvoit dans un Royaume, où les personnes de son sexe ne sont pas esclaves, elle prétendoit joüir de ce privilege. Les plus empressez crurent de la vaincre pas leurs assiduitez, & ne se rebuterent qu'aprés avoir connu qu'elle les traittoit tous indifferemment, & qu'elle ne leur tenoit compte d'aucun service: cependant le Mar-

quis, d'Oſſeyra étant gueri de ſes bleſſures, & ayant appris le départ de ſa Maîtreſſe, il en fut ſenſiblement affligé, & il l'auroit ſuivie en France, ſi la crainte de lui déplaire ne l'en eût empêché, il obligea un de ſes domeſtiques à paſſer les Pyrenées, & lui donna une lettre pour la porter de ſa part à Chriſtine. Il y a apparence qu'elle étoit fort tendre & fort paſſionnée; (j'aurois bien ſouhaitté de la mettre ici, mais la Marquiſe ayant découvert cette intrigue, fit retenir ce Confident en chemin, brûla la lettre, & l'obligea par de grandes menaces de repondre à ſon fils, que ſa Maitreſſe étoit mariée, & qu'elle avoit ſacrifié ſa lettre à ſon mary, qui aprés l'avoir leuë, l'avoit jettée au feu :) Ces nouvelles chagrinerent ſi fort le paſſionné Marquis, qu'il tomba dans une langueur qui fit douter de ſa vie : Enfin vaincu par l'importu-

nité de ses parens, il alla à Madrid, où l'ambition prit bien-tost la place de l'amour, comme il arrive dans tous les Pays au grand desespoir des Dames. Dom Philippe fut plus fidellement servi, qu'ayant envoyé des gens affidez en Bearn, pour apprendre la verité de ce mariage, dont il avoit déja ouy parler, on lui rapporta qu'elle n'estoit pas mariée, & qu'elle alloit assez souvent à la chasse, qui estoit sa plus forte passion. Ce rapport lui inspira la pensée de l'enlever, & il se fortifia d'autant plus dans ce dessein qu'il crut que jamais elle ne respondroit à sa passion. Vn homme du pays qu'il avoit gagné par ses liberalitez, & qui s'offrit d'estre son guide, acheva de le determiner par la grande facilité, qu'il lui fit voir dans l'execution de cette entreprise. Dom Philippe accompagné de cet homme & de deux autres bien montez, passa les

montagnes, & se rendit le troisiéme jour à l'entrée de la nuit dans un Village prés de Meyrac, & afin que son arrivée fit moins de bruit, il envoya loger ceux qui l'accompagnoient dans un autre cabaret, le lendemain de bon matin son espion fut en campagne, & luy rapporta que Christine ne sortiroit point ce jour-là, & que le jour suivant elle devoit aller visiter une de ses parentes à une lieuë de sa maison. Dom Philippe s'étant fait informer du chemin qu'elle tiendroit, & sçachant à peu prés l'heure de son départ, donna ordre à ses gens de s'en aller le petit pas, & de se tenir sur ce chemin, un moment aprés il les suivit avec son guide, & prit si bien ses mesures qu'il y arriva precisément dans le tems que Christine passoit accompagnée d'un seul laquais, aussi-tôt que Dom Philippe la vit paroître, il en fut si troublé, & tant de di-

verſes paſſions l'agiterent dans ce moment qu'il fut ſur le point de changer de ſentiment, & de lui demander pardon de ſa temerité, cette rencontre inopinée fit le même effet ſur Chriſtine, qui ſoupçonna d'abord ſon deſſein, mais elle n'eut plus ſujet d'en douter, lors qu'ayant voulu retourner ſur ſes pas ſous prétexte de le recevoir dans ſa maiſon, il s'en défendit, & lui declara qu'il étoit venu pour la ramener en Eſpagne, où il ne pouvoit vivre éloigné d'elle, l'aſſurant qu'il l'épouſeroit dés qu'il y ſeroit de retour: Chriſtine diſſimulant ſa ſurpriſe par une preſence d'eſprit ordinaire aux perſonnes de ſon ſexe, lui montra un viſage riant, lui témoigna d'étre fort ſenſible à la violence de ſa paſſion, & d'être prête de retourner en Eſpagne, pour recevoir l'honneur qu'il vouloit lui faire de l'épouſer, qu'elle le prioit ſeulement de lui donner

autant

autant de tems qu'il luy en falloit pour executer sa resolution avec plus de bienseance. Dom Philippe credule, comme le sont d'ordinaire les Amans sinceres, fut charmé de n'estre plus obligé d'employer la violence, & d'esperer qu'il possederoit Christine sans l'outrager, il se flatta d'en être aimé, & renonçant à un dessein auquel le seul desespoir l'avoit resolu, il s'abandonna de bonne foy à tous les expediens qu'elle luy proposa. Ils allerent donc à Meyrac, où Christine ravie d'avoir évité ce peril, marqua beaucoup d'empressement à le bien recevoir, & sous ce pretexte donna diverses commissions au peu de gens qui se trouverent sous sa main pour faire prier deux ou trois des voisins, de se rendre en diligence à Meyrac; tous ceux qu'elle avoit mandez y arriverent le soir; ils furent fort surpris d'apprendre cette avanture,

& animez par un zele indiſcret, & par la colere de la mere, ils conclurent de prendre des reſolutions fort violentes, & fort contraires au droit d'hoſpitalité : Mais Chriſtine qui étoit de l'humeur de la pluſpart des femmes, qui ne haïſſent jamais mortellement les Amans mêmes, qu'elles ne veulent point aimer, fatiguée d'ailleurs des éclats qu'elle avoit déja cauſé, elle ne pût ſe reſoudre à ſe vanger cruellement des deſſeins qu'une paſſion qu'elle avoit donnée, avoit inſpirez, & elle ſe contenta d'entrer dans la chambre de Dom Philippe, ſuivie des Nobles de ſon voiſinage : Elle luy dit avec pluſieurs marques de conſideration pour ſa perſonne, qu'elle ne pouvoit ſe reſoudre à ſe marier, & elle ſe retira auſſi-tôt pour n'écouter pas tous les reproches de ſon Amant, lequel continua aprés ſon départ de ſe plaindre d'elle, & ceux qui étoient

dans la chambre, luy dirent assez durement qu'il falloit qu'il sortît. Il retourna desesperé au cabaret où il avoit laissé ses gens, les fit monter à cheval avec précipitation, & marcha toute la nuit, detestant sa passion & sa credulité. Quelque-tems aprés, il alla demander de l'employ au Duc de Saint Germain, Viceroy de Catalogne, peut-être pour avoir occasion de se vanger sur d'autres François, des mauvais traitemens qu'il prétendoit avoir receu de la cruauté de Christine, qui de son côté n'en fut pas quitte, pour la peur que luy avoit fait l'Espagnol: car cette avanture ayant été divulguée dans la Province, elle ne servit qu'à reveiller la passion de ceux qui avoient déja soûpiré pour elle. Sa mere & ses parens en prirent occasion de la presser d'épouser Oramo, qui étoit un Gentil-homme d'un grand merite,

qui la recherchoit depuis long-temps, & dont les biens estoient fort à la bien-ſeance de ceux de Chriſtine : On trouvoit cette affaire ſi bonne pour tous les deux, & leurs communs parens la deſiroient avec tant d'empreſſement, qu'ils dreſſerent un contract dans l'aſſurance que la Barone donna d'y faire conſentir ſa fille. Mais Marmon eſtant averti de la violence qu'on lui faiſoit pour l'y obliger, l'alla viſiter, & aprés s'eſtre plaint de ſon indifference, l'aſſura qu'il eſtoit prêt de retirer ſa parole, & de tâcher à la meriter par tous les ſervices qu'il jugeroit luy pouvoir eſtre plus agreables. Chriſtine qui juſqu'alors n'avoit pas daigné luy répondre, le voyant dans des ſentimens ſi reſpectueux, luy declara qu'elle n'avoit nulle averſion pour ſa perſonne, quoy qu'elle en eût une tres-forte pour tout ce qui s'appelloit Mariage,

étant resoluë de preferer sa liberté à tous les autres avantages, qu'on lui faisoit esperer, que si elle devoit la perdre quelque jour; elle seroit ravie de la sacrifier à un homme qui luy paroissoit si raisonable. Sa réponse le contenta, & dés le lendemain il pria ses parens de ne plus parler de cette affaire & de lui donner le temps de vaincre cette belle par ses soins. Il fut depuis fort assidu chez elle, & en usa avec tant de discretion, ne lui parlant jamais d'amour, qu'elle receut toujours fort agreablement ses visites. Cette conduite donna beaucoup d'estime pour lui à Christine, mais non pas de l'amour.

Elle estoit un apresdinée à la chasse des Cailles, accompagnée de Marmon, & d'un de ses amis, avec une tirasse, & sans fusil, lors qu'un gros dogue, s'estant venu jetter sur son chien, elle y accourut pour lui faire lâcher prise,

ce qui ne luy reüssit que trop, car ce Mâtin irrité par quelque coup que Christine luy donna pour l'y contraindre ; quitta le chien, & se lançant sur elle, la mordit au bras droit. Marmon, qui étoit à deux pas de là, poursuivit le chien, & l'ayant atteint, le mit, aprés avoir essuyé quelques coups de dents, hors d'état de nuire à personne. A peine l'avoit-il tué qu'il vit venir deux ou trois Paysans avec des fusils, qui couroient aprés ce dogue, disant que c'étoit un chien enragé, qui avoit déja mordu trois ou quatre personnes. Christine fut si effrayée de ce discours, qu'elle faillit à tomber de son haut ; & s'étant retirée avec précipitation, elle envoya querir un habile Medecin du voisinage, qui, selon la coûtume de ceux de cette profession, ne trouvant rien de difficile, assura qu'il la gueriroit, & luy ordon-

na plusieurs remedes. Marmon étoit si transporté, qu'on douta si la rage ne commençoit pas à produire son effet. Il se deffendit long-tems de prendre aucun remede, s'imaginant que son amour étant le plus fort, il n'avoit rien à craindre de la rage, puis qu'il étoit resolu de suivre le destin de sa Maistresse. Christine en étant avertie le fit conjurer de sa part de se servir des mêmes remedes dont elle usoit, l'assurant pour l'y obliger, qu'elle prenoit beaucoup de part à sa conservation. Quelques jours aprés leurs blessures, il se répandit un bruit qu'une femme qui avoit été morduë par ce même chien, étoit devenuë enragée, & qu'on avoit été contraint de l'étouffer. On voulut leur cacher cette funeste nouvelle: mais la mere de Christine l'ayant apprise, elle en fut si alarmée, qu'elle resolut malgré toute la Medecine, de

mener ſa fille à Bayonne pour la faire baigner dans la mer, perſuadée que c'étoit un remede ſouverain à ce mal. Marmon voulut être de la partie, plûtôt pour avoir le plaiſir de ſuivre ſa Maîtreſſe, que pour chercher à ſe guerir. Dés le lendemain de leur arrivée, les Dames furent viſitées de toutes les perſonnes plus remarquables de la Ville. Le Vicomte de Ronceval, qui pour lors ſe trouva à Baïonne, ne fut pas des derniers à leur rendre ſes civilitez, il étoit de bonne maiſon, de haute mine, & avoit des biens tres-conſiderables dans le pais de Baſque : mais d'une vanité ſi inſupportable, qu'il croioit faire honneur à une femme, lors qu'il vouloit bien ſe donner la peine de l'approcher. La premiere fois qu'il vit Chriſtine, elle lui parut ſi aimable, qu'il reſolut de retourner ſouvent chez elle. A la ſeconde viſite il devint

réveur, & aiant esté une semaine entiere sans la voir, parce qu'elle estoit dans les remedes, son imagination eut le tems de lui representer cette charmante personne dans tous les attraits. Il est vrai qu'à la troisiéme il entra chez elle, dans le dessein de lui faire une declaration d'amour, il ne le fit pourtant pas, n'aiant pû de tout le jour se trouver seul avec elle, & il se retira si amoureux, qu'il en perdit la raison, & ce fut un des moindres triomphes de l'Amour. Le lendemain il n'estoit pas huit heures qu'il demanda à la voir : mais aiant esté renvoié jusqu'à l'apresdinée. A peine ces Dames estoient-elles sorties de table, qu'il entra dans leur maison, & aiant heureusement trouvé Christine dans sa chambre qui estoit seule, pendant que sa mere donnoit quelques ordres, il débuta par lui dire qu'il avoit la meilleure nouvelle du monde

à luy apprendre. Cette Belle qui avoit un plaisir singulier d'apprendre des nouvelles, & qui s'interessoit passionnément aux progrés des Armées de nostre Victorieux Monarque, crut d'abord qu'il alloit luy apprendre le gain d'une bataille, on du moins la prise de Cambray ou de Valenciennes, & dans cette pensée le pressa de luy en faire part. Le Vicomte, qui estoit plus confiant qu'un autre, & n'avoit pas les frayeurs timides, que sentent la plusspart des Amans. Lors qu'il s'agit de declarer leur passion à celles qui l'ont fait naistre, luy dit sans hesiter un moment qu'un homme d'un merite, & d'une naissance distinguée, avec une fortune fort relevée, l'adoroit & estoit resolu de se marier avec elle. Christine qui ne s'estoit point attenduë à un pareil compliment, luy répondit que pour peu que cet homme fût de ses amis, il se-

roit bien de luy conseiller de n'avoir point cette pensée, parce qu'il pourroit fort bien arriver qu'avec toutes ces grandes qualitez, il perdroit son temps auprés d'elle. Cette réponse ne le rebuta point, au contraire, croyant peut-être de n'avoir pas esté bien entendu, il luy dit qu'elle ne seroit pas indiferente, lors qu'elle sçauroit le nom du Cavalier; il enrageoit cependant de la trouver si peu curieuse, & d'estre obligé de decliner son nom, en luy apprenant que c'estoit luy-même. Quand ce seroit vous, répondit froidement Christine, je n'ay rien à vous dire, que ce que je vous ay dit. Il n'est pas possible, repliqua le Vicomte, que vous soyez assez ennemie de vous-mesme pour refuser un établissement comme celuy que je vous propose, je veux bien par un excez de mon amour vous donner le temps d'y songer, & je ne doute point que

vous ne changiez de ſentiment, lorſque vous en aurez connu tous les avantages. Quelqu'un étant ſurvenu, il ſe retira, & deux jours aprés il revint lui demander, ſi elle avoit bien penſé à la propoſition qu'il luy avoit faite. Il auroit eſté inutile d'y penſer, dit-elle, puiſque je n'avois rien à ajouter à ce que je vous ay repondu, lorſque vous m'en avez parlé. Elle prononça ces mots avec ſi peu d'émotion, & tant de mépris, que le preſomptueux Vicomte ne pouvant le ſouffrir, prit congé d'elle, & ſortit, lui declarant que puis qu'elle avoit ſceu ſi mal profiter de ſa bonne volonté, il ne ſeroit pas toujours de cette humeur. Chriſtine pour ſe delivrer des importunitez de cet extravagant, fit dire à ſa porte qu'elle eſtoit incommodée, & peu de temps aprés reprit le chemin de Bearn avec ſa mere. Tout le monde l'avoit trouvée admirable à

Bayonne, & chacun en dit mille biens aprés son départ. Le seul Vicomte de Ronceval avec des airs de son païs, publioit qu'elle avoit soupiré pour luy, & ajoûtoit de ridicules circonstances pour rendre la chose plus probable. Ces discours estant rapportez à Christine, elle en fut sensiblement touchée, quoy qu'on luy dît pour la consoler que le Vicomte estoit en possession de se donner de pareilles libertez, dont ceux qui connoissoient son caractere ne faisoient pas grand cas ; ce qui ne la satisfit pas, elle fut mesme sur le point de retourner à Bayonne, pour punir cet insolent, ne manquant ny de courage ny d'adresse pour cela, la seule crainte de donner matiere à de nouveaux contes l'en empécha. Marmon en ayant oüi parler assez confusement, en eut toute l'indignation & tout le ressentiment d'un veritable Amant. Pour

s'en mieux éclaircir, il alla chez sa Maistresse, & la trouvant fort chagrine, il voulut luy en demander le sujet, vous estes le seul dans la Province, dit-elle d'un ton fort furieux, qui l'ignoriez : il est mesme extraordinaire qu'un homme qui m'a découvert sa passion, soit le dernier à apprendre qu'on m'a offensée. Marmon qui avoit toute la delicatesse d'un honnête homme luy fit une profonde reverence & se retira : deux heures aprés il monta à cheval, & prit la route de Bayonne, où il apprit à son arrivée que le Vicomte n'y estoit plus, & qu'il estoit allé prendre le divertissement de la chasse à une de ses Terres, il resolut de le suivre, & s'estant rendu à cette Terre, il se trouva precisement dans le temps qu'il sortoit de sa maison pour aller diner chez un Gentil-homme de son voisinage. Aprés les premiers complimens, il fit connoistre au Vi-

comte qu'il avoit à luy communiquer une affaire de consequence, & qu'il seroit bon que ce fût sans témoins, Ronceval commanda à ses gens de prendre le devant, & de dire à son amy qu'il luy menoit un Gentil-homme de Bearn, qu'il seroit bien aise de connoitre. Ils suivirent le petit pas en causant indifferemment, & comme ils furent un peu avancés, Marmon luy declara qu'il étoit venu pour luy demander raison de ce qu'il avoit dit au desavantage de la plus charmante personne de l'Univers. Ce discours surprit un peu le Vicomte qui d'abord voulut tourner cela en raillerie: Mais se voyant pressé de mettre le pistolet à la main, il luy repondit fort fierement, & se batit ensuite avec assez de valeur. Mais soit que Marmon fût plus brave, ou que l'amour le rendît plus adroit, il luy tira son coup si à propos, qu'il le tua sur la place, & se retira ensuite dans une mai-

ſon de la montagne, qui appartenoit à un de ſes amis, où il demeura caché pluſieurs jours, pour ſe dérober aux pourſuites de ſes parties, qui pour le perdre voulurent faire paſſer cette affaire pour un duel. Chriſtine témoigna de la douleur en apprenant cette nouvelle, elle eut pourtant de la peine à y faire conſentir ſon cœur, qui ne demandoit pas moins qu'une victime pour s'appaiſer. Aprés que les chaleurs des premiéres pourſuites furent un peu ralenties : Marmon impatient de revoir ſa Maîtreſſe, fit fort ſecretement un voyage à Meyrac, & y fut receu avec tous les témoignages d'eſtime & de reconnoiſſance, qu'il pouvoit eſperer de Chriſtine : qui le voiant dans les embarras pour obtenir ſa grace, lui dit qu'il étoit indigne d'un honneſte homme de la demander, ſans l'avoir meritée par ſes ſervices, que puiſque

le Roi commandoit les Armées en Personne, il luy seroit aisé de se faire connoistre de ce grand Prince, par quelque action d'éclat & de distinction, dont il pouvoit s'asseurer qu'elle seroit le prix, qu'aussi bien c'estoit le seul chemin pour arriver à son cœur. Il fut ravi de la trouver dans des sentimens si éloignez des foiblesses des autres femmes, & lui promit, en prenant congé d'elle de ne jamais revenir, qu'il n'eût fait connoistre qu'il n'estoit pas tout-à fait indigne de la part qu'elle prenoit à sa gloire. Il mit ordre à ses affaires le plus promptement qu'il lui fut possible, & se rendit à Paris, un peu avant qu'on partît pour la Campagne de la Franche-Comté. Deux ou trois de ses amis, qui servoient dans les Mousquetaires, luy en parlerent si avantageusement, luy étalerent si bien les occasions qu'on y trouve pour s'y signaler, qu'il lui prit envie d'en-

tres dans la ſeconde Compagnie où Monſieur de Jauvelle le receut avec plaiſir, & luy donna une caſaque qu'il a portée fort dignement, ayant du depuis ſervi avec beaucoup de courage & d'eſtime. Au retour de la derniere conquête de la Franche-Comté, il écrivit à Chriſtine le detail de ce qui s'y étoit paſſé, luy manda même la mort de Floris Capitaine dans Champagne, & parent de cette Belle, qui y avoit eſté tué, & s'étendit dans cette lettre ſur la valeur, la conduite & les ſoins de l'infatigable Loüis le Grand, qui efface par des actions heroïques & connuës de toute la Terre, tout ce que l'Hiſtoire nous a laiſſé des Alexandres, & des Ceſars, & tout ce que la Fable a controuvé de tant d'Heros imaginaires, exagerant le bonheur, & la ſatisfaction de ceux qui ſervent un Monarque ſi vertueux. Chriſtine qui ne reſpiroit que la gloire, fut ſi

transportée par la lecture de cette fidelle relation, qu'elle en oublia jusques à son sexe, & par une resolution au dessus d'elle même, & digne d'elle seule, forma le dessein de disputer aux plus braves du Royaume l'honneur de bien servir un si digne Maistre ; Elle trouva dans les suites tant d'obstacles à sa genereuse resolution, que toute autre personne eût perdu l'envie de l'executer, & en ayant fait confidence à l'Abbé Dizeste, qui étoit toûjours de ses amis. L'Abbé aprés luy avoir inutilement representé tout ce qui pouvoit l'en détourner, luy promit enfin de la servir, la mort de sa mere qui arriva en ce tems-là facilita son dessein, quoy que cela même le retardât de quelques mois. Il survenoit tous les jours quelque nouvelle difficulté, & voyant bien qu'il luy seroit impossible de finir toutes ses affaires, elle donna une procuration

generale à l'Abbé, & ſous prétexte d'aller pourſuivre un procez conſiderable à Grenoble, elle s'y rendit, & s'étant fort adroitement defaite des gens qu'elle avoit amenez de ſon pays : elle ſe traveſtit en Cavalier, ſans épargner méme ſes beaux cheveux, & accompagnée d'un valet nouveau prit le chemin de Paris & ſe donna le nom de Saint Aubin. Dés la premiere couchée il rencontra un Gentil-homme de Provence, qui alloit à la Cour, & qui fut ravi de trouver ſi bonne compagnie : ce Provençal qui eſtoit frere de l'Illuſtre Chevalier de Fourbin, fut ſi ſatisfait dans ce voyage de la converſation de Saint Aubin, & conceut tant d'eſtime pour luy, qu'il lui offrit tout ce qu'il avoit d'amis & de credit pour lui aider à obtenir un emploi proportionné à ſon merite, mais Saint Aubin lui aiant fait connoître qu'il n'avoit jamais ſervi, &

qu'il avoit quelque pensée de faire son apprentissage dans les Mousquetaires, il le presenta à son frere, qui commande la premiere Compagnie, & luy recommanda avec autant de soin que s'il eût esté son fils.

Le lendemain qu'il eut pris la casaque; le Roy fit une reveuë des troupes de sa Maison, & ce nouveau Mousquetaire ayant paru dans les rangs, il fut admiré de tous ceux qui y prirent garde : & comme si la France n'eût pas pû former un si beau visage, plusieurs de ses camarades dirent qu'il étoit Anglois & Neveu de Milord Douglas. Quoyque cela fût sans fondement, personne ne s'informa de la verité & la pluspart le crurent étranger. Quelque curieux, qui se trouva dans le méme rang d'où Marmon estoit, lui en parle, & le convia de se détacher pour l'aller voir, lorsque la premiere Compagnie defileroit. Il fut si étonné

de voir la reſſemblance de ce pretendu Anglois avec ſa Maitreſſe, qu'il ne put s'empêcher de dire à ſon amy que ce Mouſquetaire avoit la mine & l'air d'une Demoiſelle de ſon pays, & auſſi-tôt qu'il fut de retour à Paris, il écrivit une lettre à Chriſtine qu'il croyoit encore en Bearn, dans laquelle il luy exageroit la force de ſon imagination, qui luy remettoit inceſſamment ſes charmes dans l'eſprit, que cependant ce n'étoit pas le ſeul bien dont il joüiſſoit, puis qu'il ſembloit que le hazard de concert avec ſon amour eût amené dans les Mouſquetaires un jeune Anglois, qui étoit ſon veritable portrait, & qui par ſa preſence ne laiſſeroit pas de luy renouveller pendant la Campagne le chagrin d'être éloigné d'elle. Saint Aubin qui avoit reſolu de ne ſe découvrir à Marmon qu'au commencement de la Campagne, s'étant apperceu que celuy-cy

l'obſervoit de fort prés, & voyant bien qu'il luy ſeroit impoſſible de ſe cacher ſi long temps, il alla un jour dans ſa chambre, où l'ayant trouvé ſeul, il lui dit en l'abordant ? qu'il avoit ſouhaité de faire connoiſſance avec luy & que c'eſtoit le moins qu'il pouvoit faire, pour repondre à l'empreſſement qu'il avoit temoigné dans deux ou trois occaſions, de vouloir eſtre de ſes amis. Ce ſon de voix troubla Marmon d'une maniere ſurprenante; ſon cœur lui diſoit à tout moment, que c'eſtoit Chriſtine qui lui parloit; Mais ſa raiſon avoit de la peine à y conſentir : un ſouris, qui échappa dans ce moment à S. Aubin, acheva de le faire connoitre. Dois-je en croire à mes yeux, dit Marmon, ou eſt-ce une illuſion ? Saint Aubin ſans luy donner le tems de continuer, luy declara les motifs qu'il avoit eu de prendre cette reſolution ; lui en-

joignant ſur peine de ſon indignation de ne jamais le découvrir à qui que ce ſoit, lui promettant de reconnoiſtre ſa diſcretion, & l'aſſeurant, qu'aprés qu'ils ſe ſeroient acquis tous deux de la reputation, ils ſe retireroient enſemble, & pourroient bien y paſſer le reſte de leurs jours. Marmon qui connoiſſoit ſon humeur, jugeant bien qu'il ſeroit inutile de vouloir la faire changer de ſentiment, & il lui dit au contraire que ſa reſolution eſtoit celle d'une grande ame. Il continuoit à luy dire cent choſes obligeantes, & un peu trop fortes, lors que Saint Aubin lui fit connoiſtre qu'il falloit commencer à changer de langage, & s'accouſtumer à ſe traiter de Couſin. Il lui promit de n'y point manquer, & l'a ſi bien executé du depuis, que perſonne ne s'eſt jamais apperceu de leur intelligence.

Quelque tems aprés les Mouſ-

quetaires ſuivirent le Roi en Flandre, & cette Campagne qui étoit celle de la priſe de Limbourg, fut ſi ennuyeuſe par la pluye continuelle, dont on fut accablé, que tout autre que Saint Aubin ſe ſeroit rebuté d'un commencement ſi difficile. Marmon qui le viſitoit ſouvent en qualité de Couſin, étant un jour entré dans ſa tente, & le trouvant fort las, il ne put s'empêcher de lui repreſenter la peine qu'il avoit de lui voir faire un métier ſi rude, & dont les plus vigoureux avoient de la peine à ſoutenir la fatigue, il lui en parla ſi tendrement, & lui tint des diſcours ſi paſſionnez, qu'un Mouſquetaire en ayant oüi quelque choſe à travers la toile; entra bruſquement, & par ſon diſcours leur donna lieu de ſoupçonner qu'il jugeoit que les paroles que Marmon avoit dites, ne pouvoient s'adreſſer qu'à une fille.

Saint Aubin s'en appercevant, dit que ſon fol de Couſin eſtoit amoureux avec tant de violence, qu'il lui faiſoit une repetition de ce qu'il diroit à ſa maiſtreſſe, & s'addreſſant tout d'un temps à Marmon, lui dit, qu'il lui conſeilloit de lui écrire, celui-ci ayant répondu qu'il n'eſtoit pas aſſez bien avec elle pour cela. Le Mouſquetaire crut cela de bonne foy, & ſortit peu de temps aprés. Saint Aubin en prit occaſion de repreſenter à Marmon les inconveniens où il l'expoſeroit, s'il lui tenoit de ſemblables diſcours, & exigea de lui qu'il ne lui parleroit plus pendant toute la Campagne que ſur le pied de Couſin.

On eut avis en ce tems-là que les ennemis qui craignoient les approches du Roi s'éloignoient toujours, & ſe retiroient en leurs païs publiant, pour amuſer les peuples, qu'ils alloient aſſieger

Maſtrich ; Ce qui obligea Sa Majeſté d'y envoyer un détachement de ſes Mouſquetaires ſous les ordres de Monſieur de Jauvelle , & parce que tous ces Braves vouloient étre du nombre des Commandez dans l'eſperance de voir bien-toſt les ennemis , on fut obligé pour ne pas faire de jalouſie , de prendre le quatriéme de chaque rang , en continuant comme ils ſe trouverent juſqu'au nombre qu'on demandoit , le hazard voulut que Saint Aubin fut detaché , & Marmon qui ne l'eſtoit pas , étant accouru à la premiere Compagnie , pour ſçavoir le deſtin de ſon Couſin , il apprit avec le dernier chagrin qu'il eſtoit du nombre des éleus , & ne pouvant ſe reſoudre à cet éloignement , il pria pluſieurs de ſes camarades de luy ceder leur place , feignant d'avoir des affaires de conſequence avec un Capitaine de la Garniſon de Maſtrich.

Mais il fut si malheureux, ou pour mieux dire, ces Compagnies sont composées de jeunes Gentilshommes si passionnez pour la gloire, qu'il ne s'en trouva pas un seul, qui voulût perdre une occasion où il esperoit de se signaler : Il fallut se separer, & Marmon resta dans une si grande consternation, qu'il fut long temps sans pouvoir s'en consoler. Cependant le détachement arriva à Mastrich ; où Monsieur le Maréchal d'Estrade les receut avec beaucoup de joye : Et quoy qu'on n'eust jamais donné du logement aux principaux Bourgeois, il voulut que dans cette occasion personne n'en fût exempt Un des Officiers de la Ville, qui travailloit à faire les Billets, dit que pour ôter aux autres tout pretexte de plainte, il prendroit un Mousquetaire chez lui, & ayant apperceu Saint Aubin, dans le tems qu'il faisoit la distribution des lo-

gemens, il affecta de lui faire tomber en main son Billet, ne doutant pas qu'un jeune homme si bien fait, ne fût d'une humeur paisible & accommodante. Ce Bourgeois, qui estoit fort riche, avoit une femme des mieux faites de la Ville, & une sœur, qui par sa beauté & par son bien s'estoit attiré les vœux d'un grand nombre d'Officiers. Ces femmes qui avoient oüi parler à des gens de leur connoissance des desordres que font d'ordinaire les Soldats chez leurs Hostes, s'étoient fait une idée si terrible de celui qui devoit loger chez eux, que la seule pensée de son approche les faisoit trembler. Cependant, comme c'estoit une necessité de loger quelqu'un, elles avoient pris leur parti, & étoient dans la resolution de lui faire le meilleur traitement dont elles pourroient s'aviser. Saint Aubin estant arrivé dans leur maison un

Billet à la main, elles deſcendirent pour le recevoir ; & ſa veuë qui inſpiroit du moins de l'amitié aux plus indifferens, les ſurprit ſi agreablement, qu'elles ne pouvoient s'empeſcher de ſe regarder avec étonnement, s'applaudiſſant tacitement d'avoir ſi bien rencontré. La maniere obligeante dont il leur parla, & les excuſes qu'il leur fit d'eſtre obligé de les incommoder, acheverent de gagner le cœur de ſes Hôteſſes. Elles voulurent méme lui marquer ſur l'heure l'eſtime & la conſideration qu'elles avoient deja pour luy, en luy donnant la plus propre chambre de leur maiſon ; quoy qu'elles luy en euſſent deſtiné une autre. La propreté de cette chambre, qui eſtoit parée de pluſieurs riches meubles faiſoit de la peine à Saint Aubin, qui fut enfin contraint d'y loger, aprés s'en eſtre defendu aſſez long-temps. Le Maî-

tre du logis, qui s'étoit preparé à regaler ſon nouvel Hoſte, & avoit fait proviſion pour cela de quelques bouteilles du vin du Rhin, qu'il s'eſtoit attendu de vuider avec lui, fut bien faché de le trouver auſſi ſobre à table qu'il eſtoit modeſte par tout ailleurs. Saint Aubin n'eut pas eſté deux jours dans cette maiſon, que ſon Hôteſſe l'aimoit éperduëment. Rachel (c'eſt le nom de la belle ſœur) eut d'abord de la bonne volonté pour lui; & aprés deux ou trois converſations elle reſolut d'en faire une conquête. Ses Amans lui avoient dit tant de fois qu'elle eſtoit aimable, & ſon miroir le lui confirmoit ſi ſouvent, qu'elle ne douta point de reüſſir dés qu'elle voudroit ſe donner le ſoin d'inſpirer de l'amour. Ces deux belles ſe diſoient à tout moment mille nouveaux agrémens qu'elles découvroient tous les jours dans le viſage & dans

l'eſprit de leur Hoſte, & lui qui eſtoit bien aiſe de trouver un amuſement auſſi raiſonnable, paſſoit les journées entieres dans leur maiſon à ſe divertir à de petits jeux d'eſprit qu'il leur apprenoit, & où l'on impoſe une peine à celui qui manque, elles en prenoient occaſion de le loüer de ſa complaiſance en preſence du Mari, qui de ſon côté eſtoit ravy d'avoir chez lui un ſi honneſte homme, il ſe meſloit même quelque-fois dans leurs divertiſſemens & lorſque ſa femme faiſoit une faute au jeu, il ne manquoit jamais de lui donner pour peine de baiſer le Mouſquetaire. Cette peine eſtoit ſi fort à ſon gré, qu'elle ne faiſoit plus rien qui vaille, pour avoir le plaiſir de la recommencer ſouvent, & le Mari pour faire le bon compagnon, diſoit quelquefois qu'il excuſeroit une infidelité à une femme qui l'auroit faite pour

un homme de si bonne mine. Rachel, qui s'étudioit à plaire avec une application singuliere, estoit au desespoir de voir que Saint Aubin marquoit avoir du plaisir à executer ces petites penitences avec sa sœur, sans témoigner aucune preference pour elle, sa jalousie lui inspira d'en donner à Saint Aubin : pour y réüssir elle attira dans sa maison un Chevalier de la garnison, (que le Lecteur me dispensera de nommer) & qui avoit déja soûpiré pour cette Belle. Saint Aubin, qui estoit de fort bonne compagnie, en fut ravi, & lia si bien commerce avec luy, qu'en peu de temps le Chevalier fut de toutes leurs parties. Rachel enragée pour trouver Saint Aubin, non seulemant aussi tranquille qu'à l'ordinaire, mais fort empresśé méme à envoyer querir le Chevalier, lors qu'il tardoit trop long-temps, elle reso-

lut de ſe défaire de ce dernier, & le querella fort mal à propos, pour l'empêcher par là de revenir. Le Mouſquetaire qui eſtoit bien aiſe de n'eſtre pas toujours ſeul avec ces femmes, s'eſtant apperceu de leur broüillerie, ſe meſla de les racommoder, & l'amoureuſe Rachel, qui n'eſtoit plus en eſtat de lui rien refuſer, luy accorda tout ce qu'il voulut. Le Chevalier, qui nonobſtant les civilitez de ſon ami, avoit toujours craint de l'avoir pour Rival, fut ſi ſenſible à cette obligation, qu'à l'heure meſme il lui fit confidence de ſa paſſion pour Rachel. Saint Aubin pour reconnoiſſance, lui promit de ne lui eſtre pas inutile. Cependant les deux ſœurs s'eſtant apperceües qu'elles aimoient toutes deux leur hôte, s'obſervoient de fort prés, & ſi par hazard il lui échapoit de dire quelque choſe d'obligeant à l'une, il falloit un moment aprés

se justifier avec l'autre. Il n'estoit pas un quart d'heure hors de la maison, qu'il ne fallût leur rendre compte de ce qu'il avoit fait. Elles avoient esté jusques-là de fort bonne intelligence, & ne s'estoient jamais rien caché. La mariée, plus hardie que Rachel, pour la prévenir, & l'engager dans ses interests ou du moins la mettre hors d'état d'oser lui declarer ses feux, lui fit confidence des siens, & lui demanda méme son secours, la priant, lors qu'elle en trouveroit l'occasion favorable, de faire avec son adresse ordinaire, connoître sa passion à Saint Aubin. Rachel, couvrant adroitement sa jalousie, ravie d'ailleurs d'avoir attrapé cette confidence, lui promit le secret & son assistance; & sa sœur profitant de cette bonne disposition exigea d'elle que dés ce même jour elle parleroit en sa faveur: & afin qu'elle pût en-

rendre cette converſation ſans rougir, & eſtre témoin du ſervice qu'elle lui rendroit, elle voulut ſe tenir derriere une tapiſſerie, d'où elle remarqueroit tout. Rachel ſe trouvoit fort embarraſſée, mais il falloit continuer ſa feinte, & comme ſa ſœur avoit fait appeller Saint Aubin, & s'eſtoit déja cachée derriere la tapiſſerie, quelque repugnance que Rachel eût à parler pour une autre qu'elle, il fallut le faire, le Mouſquetaire eſtant déja entré. Aprés un demi quart-d'heure de converſation, elle lui exagera ſon merite & ſa bonne mine, & lui dit qu'avec tant de bonnes qualitez, il ne devoit pas eſtre ſurpris qu'une femme bien faite, qu'il voyoit tous les jours, eût beaucoup de penchant à l'aimer, & le trouvant réveur, elle lui dit qu'il n'avoit qu'à bien examiner ſa ſœur, & qu'il découvriroit ſur ſon viſage la verité qu'elle lui diſoit.

Saint Aubin qui estoit las de toutes leurs avances, dont jusques alors il s'estoit toûjours defait avec esprit, lui répondit en termes generaux, que depuis le jour qu'il estoit entré chez elles, il se sentoit fort obligé aux deux sœurs, & qu'il souhaiteroit d'être plus en estat de leur faire paroistre sa reconnoissance. Rachel eût bien voulu en demeurer là : Mais se souvenant qu'elle estoit observée, elle le pressa pour tirer de lui une réponse plus positive, étalant pour l'y obliger les charmes de sa sœur. Vous voulez vous divertir, dit alors Saint Aubin; mais puisque nous en sommes sur cette matiére, vous me permettrez de vous parler d'une Passion aussi veritable, que celle dont vous venez de m'entretenir est imaginaire. Rachel ne doutant point qu'il ne voulût parler pour lui-même, craignoit mortellement que sa Rivale n'entendît cette

declaration, & pour lui épargner ce chagrin, elle fut ſur le point de ſe retirer. La crainte qu'elle eut de le rebuter la fit changer de ſentiment. Son frere, qui dans ce moment arriva fort à propos, le tira de cet embarras, & non pas de l'impatience où elle eſtoit d'apprendre cette prétenduë declaration, peu de tems aprés, l'ayant ſurpris ſeul, elle le fit inſenſiblement tomber ſur le diſcours qu'il avoit commencé lorſque ſon frere eſtoit entré. Saint Aubin, bien aiſe de ſervir ſon Ami, lui parla ſi avantageuſement en faveur du Chevalier, & lui fit une peinture ſi touchante de la veritable paſſion qu'il avoit pour elle, que Rachel ne put s'empêcher de lui dire en ſoupirant, Cruel! comment pouvez-vous ſi bien perſuader l'amour, vous qui en reſſentez ſi peu, elle eut tant de honte d'avoir lâché ces paroles, qu'elle

se retira sans lui donner le tems de repondre , & ne pouvant se consoler de le trouver insensible, elle s'abandonna aux larmes , qui est le soulagement ordinaire des personnes de son sexe. Sa sœur , qui révoit incessamment aux moyens de vaincre cette indifference , crut d'y parvenir par ses liberalitez : & parce que Saint Aubin, qui ne se démentoit pas si bien en toutes choses comme dans son habit , avoit souvent admiré l'ouvrage de quelque linge de table qu'elle lui avoit fait voir, elle lui en fit present , & ayant fait difficulté de le prendre , elle l'en pria si instamment , sous pretexte que ce linge pourroit lui estre necessaire à l'Armée, qu'il fut obligé de l'accepter. Aprés ce premier present , elle voulut lui en faire un autre d'une croix de diamans d'un prix considerable, sans qu'il voulust jamais la prendre : mais il

ne pût s'empêcher de recevoir une toillette tres-curieuſe, dont Rachel luy fit preſent. Il ſe répandit un bruit en ce tems-là que le Commandant des Mouſquetaires avoit receu ordre du Roy de ramener ſon détachement à Paris. Cette nouvelle mit Rachel & ſa ſœur dans une grande conſternation : Cette derniere étoit à demy conſolée de ce que ſa Rivale, qui étoit mieux faite & plus jeune qu'elle, n'avoit pas été plus heureuſe ; mais rachel en fut ſi troublée, que la ſeule penſée de voir éloigner ſon Amant lui faiſoit frayeur, & ne pouvant s'imaginer un malheur pareil à celui de le perdre, elle ne ſongeoit qu'aux moyens de le retenir. Ce prompt départ l'affligeoit plus que tout le reſte, car perſuadée qu'elle avoit aſſez de bien pour faire la fortune d'un Mouſquetaire, elle ne doutoit point que Saint Aubin ne

l'eût épousée avec plaisir, si elle avoit eu assez de tems pour en obtenir le consentement de ses parens, qui étoient déja dans des engagemens pour la marier à un jeune homme des plus considerables d'Amsterdam. Mais n'osant point exposer son amour au succez incertain d'une negociation precipitée, elle prit une resolution la plus forte & la plus emportée dont une personne de ce sexe puisse estre capable, & pria son frere de vouloir l'accompagner chez un Oncle qui étoit son Tuteur. Se trouvant seule avec ces deux personnes, qui estoient ses plus proches parens, & ceux qui avoient l'œil sur sa conduite, elle se jetta à leurs pieds, & les ayant attendris par un preambule qui ne signifioit rien, elle leur declara qu'elle avoit eu le malheur de s'abandonner à Saint Aubin, sur la parole qu'il lui avoit donné de

l'époufer ; qu'elle craignoit cependant qu'il ne partît, fans le faire, & comme elle aimoit mieux mourir que de vivre deshonnorée, elle les fupplioit de vouloir lui pardonner & à même tems de lui donner la mort, ou les affiftances neceffaires pour lui faire rendre fon honneur. Son frere qui avoit de l'eftime pour Saint Aubin, & qui dans fon ame n'étoit pas fâché de l'avoir pour beau frere, excufa fa fœur, & fit fi bien que l'Oncle, qui l'avoit déja menacé de l'abandonner, fe joignit à eux, pour concerter enfemble les moyens de bien affeurer leur affaire. Rachel, aveuglée par la violence de fa paffion, leur dit que le feul moyen infaillible de reüffir, étoit de les furprendre couchez enfemble, & de l'obliger à l'époufer de gré ou de force. Cela leur parut fi aifé, qu'ils lui promirent de le faire, & étans convenus d'une

heure pour l'execution, Rachel à cette même heure entra dans la chambre de Saint Aubin, & l'ayant trouvé au lit, comme elle l'avoit prêveu, aprés avoir ôté une robe de chambre qu'elle portoit, elle se coucha auprés de lui, & lui dit que s'il trouvoit qu'il y eût trop d'emportement dans cette action, il devoit s'en prendre à lui même, qu'il l'avoit mise en état de n'écouter plus ni raisons ni bien-seance. Saint Aubin voulut sortir du lit, & ne fut retenu que par le bruit que faisoient l'Oncle & le frere en entrant dans cette chambre chacun un pistolet à la main. S'étant approchez du lit, & ayant levé le rideau, ils apperceurent, avec une extréme surprise les deux Amans faits l'un comme l'autre; & Rachel, qui avoit déja reconnu qu'elle n'aimoit qu'une femme en la personne de ce beau Mousquetaire, étoit dans un si

profond étonnement laquelle avoit de la peine à en revenir. Cependant, convaincuë par sa propre experience, elle avoüa à ses parens que la crainte de perdre cette aimable fille, qu'elle avoit cru homme, l'avoit saisie avec tant de violence, qu'elle avoit pris le parti de se deshonnorer dans leur esprit, pour s'asseurer cette conquête. Saint Aubin fort confus de cette avanture, les pria instamment de lui garder le secret, leur disant qu'il y alloit de sa fortune & leur faisant même entendre qu'il s'en vangeroit s'ils en usoient autrement. Un interêt commun les obligea tous au silence, & les Mousquetaires étant partis le jour suivant, Saint Aubin fut délivré des railleries & des reproches de ses Hôtesses.

A son retour à Paris il trouva Marmon, qui étoit dans l'impatience de le revoir; & pour lui faire plaisir il lui fit une relation

fidelle de ce qu'il avoit veu depuis son depart, & n'oublia pas même la moindre circonstance de ce qu'il lui estoit arrivé à Mastrich. Marmon en prit occasion de lui reiterer la priere, qu'il lui avoit faite si souvent, de vouloir s'épargner de tant de fatigues, en reprenant du moins l'habit de fille, puis qu'elle n'en pouvoit pas reprendre les inclinations. Saint Aubin, pour l'obliger, lui promit de se retirer, aprés qu'il auroit fait une seconde campagne, parce que n'ayant point veu les ennemis dans toute la precedente, il vouloit du moins se trouver dans un combat avant que de quitter le métier.

Saint Aubin étant logé à l'Hôtel de Nôtre-Dame, le Baron de Quinci, qui y logeoit aussi, surpris de l'entendre si bien raisonner sur ce qui s'estoit passé pendant la campagne, souhaita d'étre de ses amis & ayant fait quelque démarche pour cela, le Mous.

quetaire y répondit avec tant de joye, qu'en peu de tems ils furent bons amis. Le Baron, qui n'avoit point d'habitude avec des femmes de Paris, le mena chez une Dame Flamande qui y avoit un procez, & en lui presentant Saint Aubin, il lui parla de son merite en des termes tres-avantageux. La Marquise de Belabre (c'est le nom de la Dame) jugeant de tout le reste par la bonne mine du Cavalier, le receut parfaitement bien, & remercia le Baron de le lui avoir amené. Cette premiere visite se passa si agreablement, que du depuis Saint Aubin y retourna plusieurs fois, tantôt avec le Baron, & souvent seul trouvant la conversation de cette Dame fort spirituelle. Ces frequentes visites lui donnerent occasion de faire connoissance avec deux ou trois personnes de la premiere qualité, & parce qu'on étoit dans la saison du Carnaval,

on proposa un soir à la Marquise d'aller courre le Bal. Elle s'en defendit d'abord, n'y ayant pas d'apparence qu'une femme seule allât courre avec trois hommes. Quelqu'un s'avisa de dire qu'il n'y avoit qu'à donner un habit de fille à Saint Aubin, qui étoit assez beau garçon pour bien soûtenir ce personnage. Ce sentiment fut si generalement approuvé que la Marquise, sans lui donner le tems de se déterminer, le prit par la main & le mena dans sa garderobe, où elle lui donna un habit de femme trespropre, & estant sortie pour le laisser habiller, elle rentra un moment aprés pour lui mettre un tour de cheveux. Tout cet ajustement se trouva si naturel à son visage & à sa taille, que ces Cavaliers, & la Marquise même ne pouvoit cesser de l'admirer: Ils allerent ensuite en plusieurs Bals, & furent parfaitement bien

receus par tout. Ayant appris qu'il y en avoit un chez Monsieur de Strasbourg, où il y avoit tres-bonne Compagnie, ils y allerent, & y trouverent un si grand nombre de Personnes de qualité, qu'on avoit de la peine à y entrer. Monsieur de Strasbourg, qui avoit oüi parler de la Marquise de Belabre, & aiant sceu que c'estoit elle, lui fit beaucoup d'honnêteté, & trouvant celle qui l'accompagnoit tres-bien faite, il dit à quelqu'un de la prendre pour danser, dont elle s'acquitta si bien, que la Marquise, & ceux qui l'avoient accompagnée, en étoient dans la derniere surprise. Chacun crût qu'elle étoit Flamande, & personne ne s'en informa. Le Baron d'Angosse, qui se rencontra dans ce Bal, se souvint de l'avoir veuë à Bayonne, & aprés l'avoir bien examinée; il la reconnut pour Mãdemoiselle de Meirac. Il s'approcha d'elle,

& lui fit un compliment pour marquer sa joye de la voir à Paris. Quelque presence d'esprit qu'elle eût, elle ne laissa pas d'en rougir un peu, neanmoins elle lui répondit, sans se défaire, qu'elle ne sçavoit ce qu'il vouloit lui dire, & qu'assurement il se méprenoit. D'Angosse lui en demanda pardon, & se retira. La Marquise, & celui qui lui donnoit la main, ne pouvoient s'empêscher de rire de cette avanture;& étoient ravis d'avoir si bien reüssi dans le déguisement de Saint Aubin. D'Angosse s'appercevât qu'on rioit de sa méprise, & ayant de la peine à se desabuser, descendit pour chercher les gens de la Marquise, & en ayant trouvé un, il le pria de lui dire le nom de la Demoiselle qui étoit avec sa Maîtresse. Ce Flamand, au lieu de lui repondre, lui rit au nez, mais d'une si grande force, qu'il fut long-tems sans pouvoir parler. Il lui avoüa enfin

que c'eſtoit un garçon habillé en fille. D'Angoſſe rentra dans la Salle, & s'etant approché de nouveau de cette belle Perſonne, il luy dit qu'il venoit d'apprendre ce qu'il êtoit ; mais qu'il l'aſſeuroit que tous ceux qui le verroient dans cét habit, & qui connoîtroient la Demoiſelle dont il luy avoit parlé, y ſeroient infailliblement trompez, ajoûtant que s'il étoit d'humeur à ſe donner un plaiſir ſingulier, il lui ſeroit aiſé d'avoir de bonnes fortunes, en ſe produiſant ſous cét habillement chez des Dames de Bearn, qui étoient arrivées depuis peu de tems à Paris ; & s'offrant de l'y conduire, Saint Aubin, pour s'en défaire le remercia, & lui dit froidement qu'il n'étoit point d'humeur à tromper perſonne. Un moment aprés le Bal finit, & tout le monde ſe retira : la Marquiſe fut ſi contente de cette partie, qu'elle pria tous

ces Messieurs , & principalement Saint Aubin , de revenir souvent pour en faire de semblables. Mais Marmon , ayant appris par quelque autre Bearnois qu'on avoit veu au Bal un jeune Flamand vétu en fille , qui étoit le veritable portrait de Christine , & que depuis deux Gentils-hommes de ce pays-là couroient avec d'Angosse tout les Bals de la Ville pour le rencontrer , il alla chez son Cousin pour luy apprendre cette nouvelle; & Saint Aubin , pour le desabuser , lui dit ce qui s'étoit passé chez Monsieur de Strasbourg , & du depuis il feignit d'être malade , pour n'étre pas obligé d'aller voir la Marquise , qui envoyoit tous les jours demander des nouvelles de sa santé. Insensiblement on tomba dans le Carême , & il fallut oublier les plaisirs , & songer à des équipages pour les Campagnes. le Roi partit dés le quinziéme d'Avril

nonobſtant la rigueur de la ſaiſon pour aller aſſieger Condé, & le lendemain de l'arrivée de ſa Majeſté au Camp, la tranchée fut ouverte. Trois jours aprés les Mouſquetaires furent commandez pour prendre une Demi-lune, & ils s'en acquitterent avec tant de vigueur, qu'aprés avoir chaſſé les ennemis de la demi-lune : ils entrerent dans la Ville, qui fut emportée d'aſſaut, & non pas par compoſition, comme bien des gens l'ont crû. La clemence du Roy (qui ſe contenta de prendre les troupes qui y eſtoient en garniſon priſonnieres de guerre, ſans vouloir profiter du droit de la victoire ſur des mal-heureux qui avoient tres-bien fait leur devoir) ayant donné lieu à cette creance, Saint Aubin & Marmon y firent des actions ſurprenantes, le premier receut une legere bleſſure au bras, & Marmon eut le bon-heur de faire priſonnier un

Capitaine Italien qu'il avoit saisi par les cheveux : Mais ayant reçu un coup de Mousquet au bras dont il le tenoit, il le prit de l'autre, & le mena au Roy, qui étoit à la queuë de la tranchée. Sa Majesté, aprés avoir loüé son action lui promit d'avoir soin de sa fortune, & recommanda qu'on le fit emporter pour le faire penser. Le lendemain tous les blessez furent portez à Tournay, & Marmon, qui estoit beaucoup plus inquiet de la blessure de son Cousin que de la sienne, eut la consolation de voir qu'elle étoit fort legere, & Saint Aubin luy dit même qu'il n'alloit à Tournay que pour avoir soin de luy, témoignant une grande joye de s'estre trouvé dans cette action, & d'avoir esté témoin de sa valeur, Marmon profitant de cette occasion, le fit souvenir de la parole qu'il lui avoit autrefois donné de recompenser sa perse-

verance si elle estoit soutenuë de quelque action glorieuse : Saint Aubin, sans le laisser achever de parler, le pria de ne songer qu'à guerir bien tost, l'asseurant qu'il estoit fort sensible à son malheur & qu'il avoit beaucoup d'estime pour lui, ajoustant, pour le consoler, d'autres discours fort obligeans. Marmon en fut si satisfait, que ceux qui l'approchoient jugerent à le voir qu'il se portoit beaucoup mieux. Cependant je ne sçay par quelle fatalité il mourut deux jours aprés & la plûspart de ceux qui avoient esté blessez à ce Siege, quoy que leurs blessures ne fussent pas dangereuses, eurent le mesme destin. Saint Aubin, qui estoit presque gueri, fut si sensiblement touché de cette mort, qu'il resolut de continuer le service pour éviter les reproches des parens du defunt, qui sçachant que c'étoit luy qui l'avoit engagé à prendre ce

parti lui auroient imputé sa perte ; la douleur qu'il en eut, causée par une inclination mediocre, & par beaucoup d'estime & de reconnoissance, retarda sa guerison & l'obligea de faire un assez long sejour à Tournai.

Le baron de Quincy, qui pour lors levoit un Regiment de Cavalerie à Tournay, ayant rencontré Saint Aubin chez le Gouverneur lui fit cent amitiez, & trouvant qu'il avoit quelque repugnance à retourner dans les Mousquetaires à cause de la mort de son cousin, lui offrit de lui donner une Compagnie dans son Regiment. Saint Aubin accepta ce parti, & travailla avec ce Colonel à lever ce Regiment. Ce qui ne leur fut pas difficile, parce que le Baron, qui depuis peu avoit quitté le service d'Espagne pour de bonnes raisons, avoit fait sçavoir aux Officiers de son Regiment qui étoient en garnison à

Mons qui en levoit un nouveau pour le service du Roy, & ils estoient tous si satisfaits de lui, que la plufpart des Cavaliers, & plusieurs des Officiers quitterent, & allerent joindre leur Colonel à Tournay. Comme ce Regiment estoit composé de gens du Pays qui par consequent en sçavoient mieux les routes que des étrangers, on en faisoit souvent des détachemens pour aller en parti. Cela reüssissoit si bien, qu'on ne manquoit jamais d'avoir par leur moyen des nouvelles des Ennemis à point nommé, quand on en avoit besoin. Saint Aubin, qui cherchoit toûjours à s'acquerir de la gloire, attiré d'ailleurs par deux ou trois bons succés, ne manquoit jamais de sortir avec les autres, quoy que même il ne fût pas commandé. Les Espagnols étoient si irritez des avantages de nos partisans, sur tout de ceux du Regiment de Quincy, que le

Gouverneur de Valenciennes eut ordre de leur faire dresser une embuscade, pour tâcher à les attraper, en sorte qu'un party de trente-neuf Maîtres, commandez par un Lieutenant, les vingt-deux furent pris, les autres aïant esté tuez, ou s'étant sauvez. Saint Aubin, qui s'y trouva Volontaire, fut du nombre des prisonniers. Ils furent tous menez à l'Armée, où le Duc de Villahermosa, qui étoit allé faire un tour à Bruxelles, ne se trouva point ce jour-là, & le Marquis d'Osseyra General de l'Artillerie, qui commandoit les Espagnols en son absence, assembla le Conseil de guerre, pour deliberer sur ce qu'on feroit de ces prisonniers, dont plusieurs, & même le Commandant furent reconnus pour avoir deserté le service d'Espagne, il fut resolu qu'on pardonneroit aux Cavaliers, sous pretexte qu'ils avoient esté débauchez par l'adresse de

leurs Officiers, à condition neanmoins qu'ils ſerviroient de nouveau, & pour leurs Officiers, afin d'intimider les autres par cet exemple, on les condamna, comme deſerteurs, à eſtre pendus. Et quoi que Saint Aubin n'eût pas eſté pris en cette qualité, on ne laiſſa pas de l'envelopper dans cette condamnation, les Cavaliers ayant declaré qu'il eſtoit officier. Le Conſeil de guerre eſtant fini, on leur envoya un Confeſſeur à chacun. Saint Aubin fut d'abord effrayé par l'horreur d'une mort ſi honteuſe; & pour l'éviter il fut ſur le point de declarer ce qu'il eſtoit: mais ne pouvant ſe reſoudre de s'expoſer à la riſée de toute une Armée, ſa pudeur demeura la plus forte, & il ſe prepara à la mort avec un courage heroique. On mit l'Armée en bataille, & ces malheureux furent menez au gibet. Aprés que le Lieutenant eut eſté pendu,

l'image d'un supplice si infame faisant peur à Saint Aubin, il demanda à parler au General, qui pour donner plus de reputation à une punition si exemplaire, s'y estoit trouvé. Le Marquis s'étant approché, & ayant d'abord esté ébloüi de la bonne mine du criminel, dont il lui sembloit que le visage ne lui estoit pas tout-à-fait inconnu, il l'écouta avec compassion, & Saint Aubin fit si bien connoistre l'injustice qu'on vouloit lui faire, en violant le droit de la guerre en sa personne, puis qu'il n'avoit jamais esté au service du Roy d'Espagne, que tous les Officiers, qui craignoient les represailles, commencerent à murmurer. Le Marquis s'en estant apperceu, & craignant qu'une sedition ne lui otast la gloire de l'avoir sauvé, se hasta de le faire mettre en liberté, & cet acte de justice se trouva si conforme aux vœux de toute l'Ar-

mée, qu'il n'y eut pas un Officier considerable qui ne l'en remerciât, & parce qu'il est ordinaire d'aimer ceux que l'on a obligé, ce General se sceut si bon gré d'avoir sauvé Saint Aubin, qu'il le mena chez luy; & luy trouvant toutes les manieres d'un homme de qualité, le retint en sa maison, & le traita avec toute l'estime & l'amitié qu'il auroit pû témoigner au meilleur de ses amis. Ce Marquis, qui estoit le même qui avoit aimé autrefois Christine à Saragoça, estoit si changé depuis ce tems-là, & une grande moustache à l'Espagnole, dont il avoit beaucoup de soin, le déguisoit si fort, que Saint Aubin n'en reconnut d'abord que le nom. Ayant rappellé ses idées, il trouva dans la personne de son Liberateur son ancien Camarade, & son premier Amant: son cœur fut si satisfait de devoir la vie à cet illustre Marquis, qu'autant

par inclination que par reconnoiſſance il reſolut de s'attacher à luy, & de ne point écrire pour détromper ſes amis du bruit qui avoit couru de ſa mort. Le Marquis de ſon côté, s'eſtant reſſouvenu qu'il avoit beaucoup de l'air de Chriſtine & lui ayant demandé s'il n'eſtoit point ſon parent, il lui avoüa, de peur d'être découvert, qu'il étoit ſon frere. Le Marquis à ce nom, l'embraſſa, & aprés avoir ſoûpiré profondément, lui dit, qu'il n'avoit jamais pû oublier ſa ſœur, quoy qu'elle lui en eût donné aſſez de ſujet, en ſacrifiant à ſon mari la lettre qu'il lui avoit écrit, & qu'il n'auroit jamais pû ſe reſoudre d'en aimer une autre, qu'aprés avoir appris ſon mariage.

Le ſouvenir de Chriſtine, le merite de Saint Aubin, & la facilité dont il parloit la Langue Eſpagnole, lui attiroient tous les

jours de nouvelles marques de la generosité du Marquis. Les troupes s'estant retirées, les Generaux reprirent le chemin de Bruxelles, & le Marquis d'Osseyra, qui aimoit une jeune Dame Espagnole, femme du Comte de Benavidez, nouvellement arrivée au Pays-Bas avec son mary, se rendit fort assidu chez elle, & se fit un merite auprés de cette Comtesse de luy mener un Gentil-homme François, si bien fait, & qui pourroit l'entretenir agreablement en Espagnol. La Comtesse, qui n'avoit pas accoûtumé de voir des François, autant par la nouveauté, comme par la bonne mine du Cavalier, lui fit un tres-bon accueil, & ayant témoigné qu'elle desiroit avec ardeur de sçavoir un peu parler François, & Saint Aubin lui ayant offert de lui apprendre cette Langue, elle le pria de l'aller voir tous les jours à une heure qu'elle lui

marqua. Le Marquis ne doutant point que ce commerce ne luy fût utile pour son amour, lui en fit confidence, & le conjura de s'acquitter de ce petit soin avec le plus d'application qu'il luy seroit possible, l'assurant qu'il l'obligeoit sensiblement. Il n'en eût pas fallu davantage à Saint Aubin, qui sentoit déja pour son Ami, quelque chose plus fort que la reconnoissance, pour lui faire entreprendre les choses du monde les plus difficiles. Il s'apperçoit cependant que le visage de la Comtesse ne lui estoit pas nouveau & n'osant en croire à ses yeux, ni s'en raporter à son propre témoignage, il demanda à une vieille Femme de chambre si sa Maistresse n'avoit jamais esté à Saragoça, & luy ayant répondu qu'elle y estoit née, & qu'elle estoit fille de Dom-Francisco Cortés, Saint Aubin

vit qu'il ne s'eſtoit pas trompé lors qu'il avoit cru qu'elle étoit Zeraphine ſa bonne amie, & ſa pretenduë Maîtreſſe au Convent des Urſulines. La Comteſſe de ſon côté, ſe reſſouvenoit d'avoir vû une perſonne qui avoit de l'air de ce Cavalier ; Mais n'en ayant qu'une idée confuſe, elle ne lui en parla jamais le trouvant d'ailleurs ſi fort à ſon gré, qu'elle auroit eſté bien fâchée d'avoir eſté deſabuſée. La paſſion du Marquis augmentoit tous les jours : il ſe faiſoit une joye de voir revenir Saint Aubin, pour lui demander des nouvelles de ſon Ecoliere ; & s'eſtant apperçu qu'il eſtoit déja tres-bien dans ſon eſprit, il le pria, aprés lui avoir exageré la violence de ſon amour, de vouloir employer en ſa faveur tout ce qu'il avoit de credit auprés d'elle. Saint Aubin, qui craignoit mortellement les

progrés de cette passion, fit ce qu'il put pour en détourner son Ami, lui faisant voir par des raisons fortes & convaincantes, le peu d'apparence qu'il y avoit de rendre sensible une personne qui aimoit passionnément un jeune mari, fort aimable & bien fait, comme l'étoit le Comte de Benavidez. Mais voyant que toutes ces difficultez ne servoient qu'à augmenter sa passion, il lui promit, ou du moins ne pût lui refuser de lui rendre toutes sortes de bons offices : Mais pensant travailler pour son Ami, il faisoit un effet tout contraire ; car la jeune Comtesse, qui s'estoit senti des dispositions à l'aimer, augmenta fortement sa passion par ses frequentes visites. Elle étoit dans des distractions continuelles & se faisoit tant de plaisir à le regarder lors qu'il luy donnoit ses leçons, qu'elle fut huit

jours à apprendre le ſeul Verbe *Aimer* : Et feignant de trouver le mot joly , & d'avoir de la peine à le retenir , elle paſſoit des heures entieres à repeter & à faire repeter à ſon Maiſtre, *J'aime* elle affecta ſi ſoûvent cette repetition , que Saint Aubin ne doutant plus qu'elle ne l'aimât tout de bon , reſolut de s'attacher à lui plaire , pour l'empêcher par là de répondre à la paſſion du Marquis , & en dégouter ce Cavalier , en lui faiſant avouer qu'elle avoit été capable d'en aimer un autre que lui. Le hazard lui fournit une occaſion qui contribua beaucoup à augmenter l'amour de la Comteſſe , & la bonne opinion qu'elle avoit déja de ſon Maiſtre : Une des femmes de la Comteſſe ſe plaignant d'être cruellement tourmentée d'une forte douleur de dents , & perſuadée que tous les Etrangers ont

quelque secret, elle s'adressa à Saint Aubin, & lui demanda un remede avec une confiance incroïable; & une foi assurée. Il lui repondit, sans hesiter, qu'il la gueriroit infailliblement; & lui ayant touché du bout du doigt la dent qui lui causoit du mal, en prononçant trois mots barbares, un moment aprés, soit que l'opinion eût gueri cette fille, ou que sa douleur eût cessé naturellement, elle fut le remercier, declarant qu'elle ne sentòit plus de mal. La Comtesse fort surprise du prompt effet de ce remede, en prit occasion de loüer celui qui l'avoit donné, qui aiant des secrets si considerables les cachoit avec tant de modestie. Saint Aubin profitant adroitement de sa credulité, lui dit qu'il en sçavoit plusieurs autres beaucoup meilleurs; que même en voyant la main d'une per-

ſonne, il luy diroit tout ce qui lui ſeroit arrivé. Toutes les femmes ſont ordinairement fort curieuſes, celle-cy joignant l'impatience à la curioſité, le pria inſtamment de vouloir regarder ſa main, & de lui dire ce qu'il en connoîtroit. Saint Anbin, ſans ſe faire prier, y jetta les yeux : Et comme il avoit eſté aſſez long-tems dans la confidence de Zeraphine en Eſpagne, & qu'il avoit ſceu ſes plus ſecrettes inclinations, il n'eut pas de peine à lui dire une infinité de choſes qui lui parurent ſurprenantes, lui particulariſant diverſes avantures de ſa vie, & ſur tout le riſque qu'elle avoit couru d'eſtre punie d'un crime qu'elle n'avoit pas commis, & d'étre traitée en Veſtale criminelle. Cet habile faiſeur d'Horoſcope, ne diſoit pas un mot que la Comteſſe ne témoignât une ſurpriſe extréme :

Et aprés qu'il eut cessé de parler ; elle lui avoüa que tout ce qu'il lui avoit dit étoit tres-veritable. Cependant sa curiosité n'estoit pas satisfaite, & elle n'eut pas si-tost appris le passé, qu'elle voulut sçavoir l'avenir ; & le conjura avec tant d'empressement de lui dire ce qui devoit lui arriver, qu'il fut obligé de lui promettre de la contenter un autre jour, ne pouvant le faire sans y songer un peu, à condition neanmoins que ce seroit pour elle seule, & qu'elle n'en parleroit jamais à personne, ne voulant point estre connu pour un homme qui se méloit de pareilles choses. La partie ayant été differée il se retira, & peu de temps aprés, étant entré dans la chambre du Marquis il se trouva occupé à écrire une lettre à la Comtesse, qu'il le pria de lire & de luy en dire son sentiment Elle étoit en Langue Espagnole,

mais en des termes si forts & si énergiques qu'on ne sçauroit la traduire sans lui oster son plus grand agréement. Le lecteur se contentera de sçavoir qu'elle estoit fort bien écrite, & que le Marquis voulut charger son Ami de la rendre. Saint Aubin, qui avoit de la repugnance à le faire, n'osa pourtant pas s'en deffendre, mais lui representa si adroitement les inconveniens qu'il trouvoit à l'execution, & lui fit si bien connoître la crainte qu'il avoit de paroître par là trop dans ses interests, & de s'ôter les moyens de lui rendre des services plus considerables, que le Marquis en fut convaincu, & chercha un autre expedient pour faire tomber sa lettre en main de sa Maîtresse, qui de sa part, trouvoit le temps fort long dans l'impatience qu'elle avoit du retour de Saint Aubin, autant par le plaisir de le voir,

comme par le desir passionné de sçavoir sa destinée. Il ne manqua pas de se rendre à sa maison à l'heure qu'il avoit accoûtumé de lui donner sa leçon. Il fallut pourtant la differer, pour satisfaire sa curiosité. Saint Aubin, avant de retourner chez elle, avoit projetté ce qu'il avoit à lui dire : Et comme il avoit interest qu'elle ne répondît point à la passion du Marquis, il resolut de l'en éloigner, sur le pretexte que les Astres s'y opposoient ; & aprés l'avoir assurée d'une fortune fort relevée, avec des honneurs à proportion, il lui dit qu'elle étoit menacée de se trouver deux diverses fois soupçonnée d'un commerce scandaleux, & que ce soupçon seroit si fort, qu'elle se verroit en peril de perdre la vie : que neanmoins elle seroit reconnuë innocente. Et que cela tourneroit à sa gloire. Mais, m'assûrez-vous

bien, dit la Comtesse, que je n'en mourray pas : Je vous en répons, repliqua Saint Aubin, & même je remarque que vous avez déja essuyé l'un de ces risques, & je ne vois rien qui puisse troubler vôtre felicité qu'une influence maligne de la même couleur de vôtre planette, & qui tache d'en approchér. Cela signifie, autant que ma science me l'apprend, que vous serez aimée d'un Cavalier de vôtre Nation, qui fera des choses extraordinaires pour vous plaire, & vous rendre sensible à sa passion ; & s'il y reüssit, cela vous attirera une longue suite de malheurs. La Comtesse jugeant de ce qu'il luy disoit pour l'avenir, sur ce qu'elle luy avoit ouy dire du passé, ne douta point de la verité de cette prediction, & se mit bien dans la tête de ne jamais aimer d'autre Espagnol que son Mari. Deux

jours

jours aprés, le Marquis ayant trouvé moyen de lui faire rendre son Billet, il fut bien surpris de voir qu'elle lui renvoya sans l'avoir leu, témoignant d'être fort indignée de sa hardiesse. Il n'est pas concevable combien le Marquis fut affligé de la destinée de sa Lettre; & ne trouvant rien qui le pût consoler, il chercha son Ami pour se plaindre de son malheur, & lui demander ses conseils. Saint Aubin, qui ressentoit une joye secrette de voir les effets du jeu qu'il s'estoit donné, lui dit qu'il ne falloit pas se rebuter; & pour lui marquer qu'il y prenoit beaucoup d'interest, il lui offrit de le racommoder avec la Comtesse. L'esperance de cét accommodement flatta si fort le desesperé Marquis, que Saint Aubin fut obligé, pour lui faire plaisir, d'aller prier la Comtesse de lui pardonner, l'assurant pour l'y obliger, que ce Billet qu'elle croyoit si criminel, ne

contenoit que quatre Vers. Les plus petites raiſons dans la bouche d'une perſonne qui plaît, ſont aſſes fortes pour perſuader. La Comteſſe qui aimoit paſſionnément Saint Aubin, voulut tout ce qu'il deſira d'elle, & cherchant à lui donner des marques de ſa complaiſance, elle lui promit de recevoir les excuſes de ſon Ami ; ſe ſouciant fort peu de ſa faute dans le fond de ſon cœur. Il excuſa, & conta de méchantes raiſons, qu'on fit ſemblant de trouver bonnes. Cependant le deſordre où il étoit, faiſoit mieux ſentir à la Comteſſe ce qu'il y avoit dans le Billet, qu'elle n'auroit pû le concevoir en le liſant, elle eût eu une conduite plus concertée, ſi elle avoit eſté moins préoccupée des malheurs dont Saint Aubin l'avoit effrayée ; Mais cette crainte la fit reſoudre à ſe tenir ſur ſes gardes, & éviter les occaſions de ſe trouver ſeule avec le Marquis, pour lui

ôter les moyens de lui parler de sa passion. Saint Aubin lui paroissoit chaque jour plus aimable, & elle lui trouvoit tant de bonnes qualitez, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de le loüer, même en presence de son mary, qui ayant remarqué le plaisir que sa femme avoit à parler de lui, quelquefois fort mal à propos, & plus souvent qu'elle ne croyoit elle même, en prit de l'ombrage & ayant observé la Comtesse de fort prés, il s'aperceut que cet Etranger, sous prétexte de lui apprendre le François, se donnoit des Airs fort familiers avec sa femme. Ses soupçons lui rendoient criminelles les choses les plus innocentes, & il forma le dessein de rompre leur commerce. Il ne voulut pas neanmoins témoigner du ressentiment à sa femme, parce qu'il vivoit fort honnêtement avec elle: Mais il prit son temps pour lui dire, qu'il craignoit que sa conduite

qu'il croyoit fort bonne, ne luy fiſt quelque tort dans l'eſprit des autres femmes de la nation ; & que puis qu'elle ſouhaitoit de ſçavoir parler François, il ſeroit plus à propos qu'elle prît auprés d'elle une Françoiſe. Cét avis déplut extrêmement à la Comteſſe, quoy qu'elle fit ſemblant de l'approuver, & qu'elle promît de le ſuivre, elle ne laiſſa pas de continuer à prendre des leçons, faiſant connoiſtre au Comte qu'elle n'en uſoit ainſi, que pour ne pas oublier ce qu'elle avoit appris, en attendant qu'on luy eût trouvé une fille. Son cœur ne pouvoit ſe reſoudre à ſe défaire d'un Maiſtre qui eſtoit ſi fort à ſon gré : & parce que c'eſtoit une neceſſité d'obeïr, elle reſolut de profiter du temps. Dés la premiere fois que Saint Aubin revint, elle lui apprit la jalouſie du Comte, & lui dit qu'elle ne lui avoit jamais donné lieu de ſoupçonner ſa conduite ; parce

que son devoir, secouru d'une forte inclination qu'elle avoit pour son mari, lui avoit toûjours donné de l'horreur pour l'infidelité : que cependant elle n'eût jamais pensé que les resolutions qu'elle avoit fait, eussent eu si peu de pouvoir ; mais qu'il falloit ceder enfin, à une inclination involontaire, & vainement combattuë. Saint Aubin, se confiant à la pudeur de la Dame, crût qu'il estoit du devoir d'un Cavalier civil, de se mettre en estat de profiter de son desordre, en la pressant assez foiblement : mais il trouva des facultez qu'il n'avoit point préveuës, & il ne fit point impunément toutes ces petites avances. Il fallut avoir recours à des discours passionnez, dont il n'estoit pas question : Et comme la Dame qui ne vouloit pas que son abandonnement luy fût inutile & infructueux, lui reprochoit qu'il estoit un ingrat ; le Comte qui avoit tout

entendu de derriere une tapiſſerie, ſortir un poignard à la main, qu'il alloit plonger dans le ſein de ſa femme, ſi Saint Aubin, mettant l'epée à la main, ne l'en eût empêché par une vigoureuſe reſiſtance, & le voyant prêt de ſortir pour appeller ſes gens, il aima mieux hazarder le ſecret de ſon ſexe, en détrompant le mari, que d'expoſer cette femme malheureuſe en tant de façons, & ſe perdre luy-même : il le pria, avant de faire plus de bruit, & avant d'appeller perſonne, de vouloir ſe donner la patience de l'écouter un moment, & pour lui montrer qu'il avoit de bonnes raiſons à lui dire : il jetta ſon épée, & ſe mit à ſa diſcretion. Ce genereux Eſpagnol, voyant ſon ennemi deſarmé, en devint plus traitable, & luy permet de parler. Saint Aubin prenant la parole lui dit, que l'interêt de la Comteſſe, & le ſien, l'obligeoient à le deſabuſer, en luy découvrant un

secret qu'il avoit resolu de cacher toute sa vie, & à même temps luy declara qu'elle estoit fille, & que même en Espagne, sous son veritable nom de Christine, elle avoit esté bonne amie de la Comtesse, que du depuis, une passion violente pour les Armes, l'avoit engagée à ce mêtier, qui estoit si conforme à son inclination, qu'elle avoit lieu d'esperer de sa generosité, qu'il ne divulgueroit pas son secret, puis qu'il luy en avoit fait connoître la consequence. Le Comte avoit de la peine à se contẽter de ce simple témoignage. Mais sa femme, qui à ce recit, & sur tout au nom de Christine, avoit repris ses esprits, se rassura, & profitant de la surprise de son mari, luy persuadá qu'elles étoient d'intelligence, & aprés luy avoir reproché sa mauvaise opinion qu'il avoit eu de sa conduite, elle devint furieuse à son tour, & sa colere, que le mari crut de bonne foy, & plusieurs autres

circonſtances plus veritables, avec le recit de ce qui s'étoit paſſé dans le Couvent, dont le Comte ſe ſouvint, finirent tous ſes ſoupçons. Il demanda pardon à ſa femme, & crût même de ſe ſouvenir de millë choſes dont il n'avoit jamais oui parler. Il ſortit, pour leur donner le tems de ſe remettre de la peur qu'il leur avoit fait. La Comteſſe, revenuë des frayeurs qu'elle avoit eu pour ſon Amant, & pour elle-même, demeura quelque tems dans une confuſion douloureuſe, de s'être trompée, & enſuite il fallut bien témoigner qu'elle étoit ravie, de revoir ſon ancienne Amie, elle ne laiſſa pas de luy faire des reproches de l'avoir expoſée, en luy cachant ſon veritable nom, à des foibleſſes dont elle aſſuroit qu'elle n'auroit pas été capable pour toute autre perſonne. Saint Aubin embarraſſé de ſon côté, ne pouvoit rien répondre de fort à propos.

Cependant, le Marquis ne pou-

vant se défaire de la passion pour la Comtesse, qu'il esperoit toujours de rendre sensible par sa perseverance: & par le secours de son ami, avoit gagné par ses liberalitez une des femmes qui la servoient, qui lüy rendoit compte de tout ce qui se passoit dans sa maison, & ayant remarqué que Saint Aubin étoit dans des familiarités avec sa Maîtresse, qui n'auroient pas été bienseantesà une autre personne, elle crut rendre un grand service au Marquis en les observant de fort prés: & Saint Aubin étant un jour allé chez laComtesse, qui étoit encore couchée, elle le fit entrer dans sa chambre, le fit asseoir sur son lit, & afin de pouvoir parler sans contrainte, elle dit à ses filles de sortir. Cette liberté ordinaire aux Françoises, parut si criminelle dans une femme Espagnolle à la Pensionnaire du Marquis, qu'elle ne douta point de luy faire un grand sacrifice, en le luy aprenant; & sans perdre tems elle fut

l'avertir de ce qui se passoit. Le Marquis, jaloux & amoureux, fut si surpris de ce recit, qu'il faillit à mourir de chagrin, & sa jalousie luy en persuadant plus qu'on ne luy avoit dit, il resolut de se vanger sur cet Ami infidele, de tous les mauvais traitemens qu'il avoit receus de sa Maîtresse, ne doutant point qu'il n'y eût beaucoup contribué. Une secrette inclination, dont il ne connoissoit point la veritable cause & qu'il attribuoit à un reste de cõsideratiõ & d'amitié pour le frere de la persoñe du monde qu'il avoit aimé le plus, rendoit ses resolutions incertaines, & sans éfet: Mais rappellant dans sa memoire la maniere dont il l'avoit obligé, la confidence qu'il lui avoit fait, & la parole que S. Aubin lui avoit donnée de le servir auprés de la Comtesse, il croyoit qu'on ne pouvoit avoir trop de ressentiment contre un traître. Ne pouvant neanmoins se resoudre à violer le droit des gens par une van-

geance indigne de lui, il se contenta de lui faire tirer l'épée, dans le dessein, s'il pouvoit le desarmer, de le punir, en luy faisant la confusion de luy reprocher son ingratitude. L'ayant rencontré une heure aprés, il l'attaqua brusquement, sans luy parler. Saint Aubin se defendit, mais en homme qui ne vouloit que parer les coups, & ne songeoit qu'à se defendre sans le blesser. Le Marquis ayant fait un effort, pour tâcher à lui saisir son épée, le blessa assez dangereusement. Ils furēt separez, & le Comte de Benavidez qui dans ce tems-là y arriva, fit emporter S. Aubin chez lui, & croyant la blessure plus dangereuse qu'elle ne l'étoit, il ne pût s'empêcher d'appeller le Marquis en particulier, & de luy apprendre le nom & le sexe de la personne qu'il avoit mis en danger de perdre la vie.

FIN

CONSENTEMENT

SUr la Requisition de François Roux, à ce qu'il lui soit permis de r'imprimer le Livre intitulé *l'Heroïne Mousquetaire*, attendu que le Privilege qui a esté accordé pour sept années le 8. Avril 1677. est expiré; Veu ledit Privilege.

Je consens pour le Roy à la Permission requise. A Lyon le 20. Aoust 1692.

VAGINAY.

PERMISSION.

PErmis d'imprimer, ce 20. Aoust 1692.

DESEVE

